

LITTÉRATURES

Catherine Lépront ;
François Cérésa ;
Thomas A. Ravier ;
Pierrette Fleutiaux ;
Alain Sevestre ;
Pages III à V

Bret Easton Ellis ;
Annie Proulx ;
les Corées
à l'honneur
à la foire de Francfort

LIVRES DE POCHE

Pierre Bouvier
et « Le Lien social » ;
Jean-Claude Milner ;
Henri Pena-Ruiz ;
André Gorz
Page VI



RENCONTRE

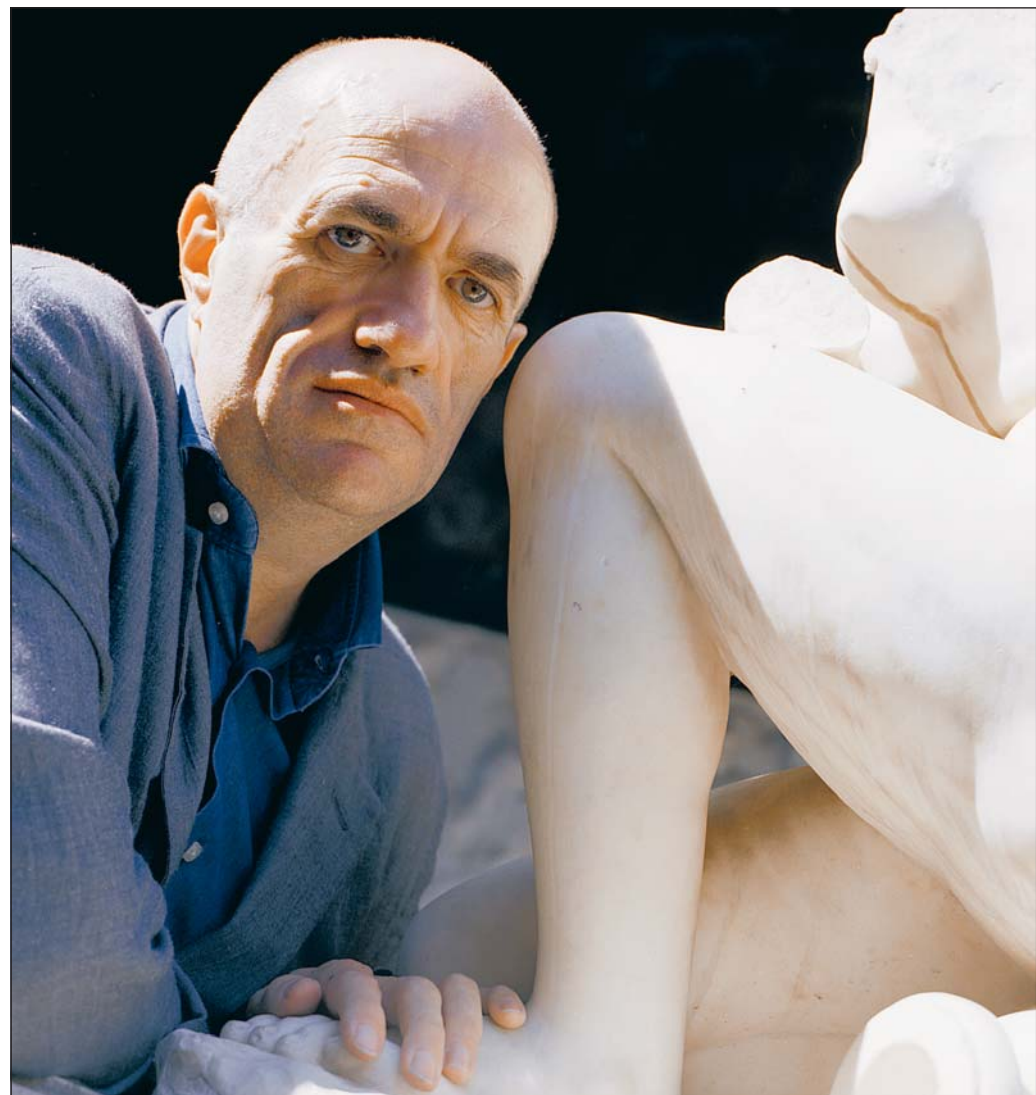
ALAIN REY,
L'ALCHIMISTE DES MOTS

A l'occasion de la sortie du
« Dictionnaire culturel en langue française »,
rencontre avec son maître d'œuvre
Page X

Dans les pas de Henry James

Colm Tóibín se lance sur les traces du « Maître », au cœur de l'énigme de la création. Il l'accompagne dans les cinq années qui suivirent l'humiliation de son échec au théâtre, à l'heure de son retour à « l'art silencieux de la fiction »

■ Josyane Savigneau



Colm Tóibín

À l'été de 1974, Colm Tóibín, jeune Irlandais de 19 ans, n'avait pas encore pris en main son destin d'écrivain. A ce grand lecteur, Henry James (1843-1916) était pourtant encore inconnu. Par hasard, il commença *Portrait de femme*, découvrit un maître en style et décida de tout lire. « Mais contrairement à la personne de mon compatriote irlandais James Joyce, toujours si présente pour moi, explique-t-il aujourd'hui, la personne de Henry James était totalement absente de mon univers, et je ne l'entrevois nullement dans ses livres. »

Il a fallu un autre hasard, la critique d'un essai – *A History of Gay Literature* – commandée à Tóibín voilà quelques années, pour que celui-ci rencontre enfin Henry James. Les romans de James, selon cette « Histoire de la littérature gay », n'auraient été qu'un moyen de rêver ou de dissimuler son homosexualité. Devant cette réduction d'un artiste à ses choix ou à ses embarras sexuels, Tóibín a décidé de partir à la recherche de James, en commençant bien sûr par la monumentale biographie en cinq volumes de Leon Edel.

Grâce à Edel, aux carnets de James, à ses lettres et celles de sa famille, aux divers essais écrits sur

son œuvre, on ne manque pas d'informations sur cet Américain devenu anglais, sur ce géant de la littérature. Mais un romancier peut encore l'imaginer, le réinventer, comme le fait avec bonheur Colm Tóibín dans *Le Maître* : « Il est devenu peu à peu un personnage, dit-il. D'abord lointain. Un homme raffiné, plus très jeune, hanté par son passé, tout entier voué à son travail. » Contrairement à David Lodge – qui prend aussi Henry James pour héros dans

octobre 1899, quand, après l'humiliation que furent pour lui, à la première de *Guy Domville*, les huées de la salle, il décide de revenir à « l'art silencieux de la fiction ». Tandis que Lodge, à travers James, mène une réflexion sur l'échec en littérature, Tóibín se réapproprie plus profondément James – les grands spécialistes de ses textes sauront retrouver ici et là des phrases tirées de ses écrits –, et, sans le faire parler à la première personne, en fait son per-

EXTRAIT

« En approchant de Venise à la tombée de la nuit, il sut que ni le tourisme ni le temps n'avaient réussi à en abîmer le mélange de tristesse et de splendeur. Il se rendit directement en gondole de la gare au Palazzo Barbaro, le long de canaux secondaires qu'il lui semblait vaguement reconnaître. Ces trajets en gondole s'accompagnaient toujours d'un sentiment solennel, comme si le voyageur était conduit théâtralement vers son destin. Mais ensuite (...) l'autre Venise apparaissait – somptueuse et ravagée. » (page 274)

L'Auteur ! L'Auteur ! (1) –, Tóibín ne montre pas le vieil écrivain à l'agonie, pour ensuite revenir sur son parcours, jusqu'au terrible échec de sa pièce de théâtre *Guy Domville*, en 1895, au moment même où Oscar Wilde triomphe avec *Un mari idéal*.

Il l'accompagne dans cinq années de son existence, de janvier 1895 à

sonnage, peut-être une sorte de double rêvé.

Comme ni Lodge ni Tóibín n'ont la malchance d'être français, ils n'ont pas eu à subir les sempiternelles interrogations hexagonales : est-ce vraiment un roman ? Quelle est la part du biographique ? Où sont les citations, les collages, les propos

détournés ? Et, en toute liberté, chacun a rendu son hommage propre au génie de James. Lodge peut-être plus en intellectuel et Tóibín peut-être plus en artiste.

Fasciné par l'usage, chez James, de « la troisième personne intime » Tóibín s'y conforme. Avec une réussite parfaite. Et un travail sur le style, impeccablement rendu par la traduction. Le lecteur n'est jamais dans la distance, dans un récit où se succéderaient péripéties et anecdotes, mais au cœur de l'énigme de la création.

« L'importance des cinq années que j'ai choisies, précisait Colm Tóibín en conclusion d'une récente intervention à la Villa Gillet de Lyon (2), ne réside pas dans le fait que James ait connu un échec au théâtre, qu'il se soit établi à Rye, qu'il ait rédigé *Le Tour d'écroutou* ou qu'il ait commencé à dicter sa fiction, même si tous ces événements sont intéressants en eux-mêmes et peuvent faire l'objet d'un récit. L'importance des années 1895 à 1900 tient à ce que Henry James façonnait durant cette période les images et les personnages appelés à constituer les trois chefs-d'œuvre pour lesquels il rassemblait ses forces : Les Ambassadeurs, Les Ailes de la colombe, La Coupe d'or. » Colm Tóibín ne prétend pas lever le mystère de James, donner le fin mot de son abstention sexuelle et amoureuse, des relations entre sa vie et son œuvre, mais au contraire le suivre, et même l'approuver, dans l'étrange voyage d'une existence vécue pour écrire. Il joue de son intuition, de sa complicité profonde avec cet aîné si imposant, ce « maître » absolu, comme d'une construction très subtile articulant le présent de l'écrivain dans sa maturité avec les souvenirs qui occupent ses pensées et nourrissent sa fiction.

Ainsi revient-on à Paris et à Florence, au temps de l'enfance nomade du jeune Henry et de sa famille (cinq enfants, comme dans la fratrie de Tóibín). On se retrouve dans une Amérique déchirée par la guerre de Sécession, du côté de la Nouvelle-Angleterre, où James est né. Ses amis rentrent de la guerre, tentent de reprendre pied dans la vie civile.

Henry vient de publier une nouvelle, *L'Histoire d'une année*, dans une revue : « Il imaginait Gray en train de la lire avec son regard aigu de vétéran, n'y trouvant pas assez d'action et beaucoup trop de choses sur les femmes. » Le commentaire ne tarde pas : « Si je n'avais pas connu l'auteur, j'aurais pensé qu'il s'agissait d'une femme. »

Les femmes, les femmes disparues, désormais fantômes ou personnages de romans, sont multiples, passionnées et passionnantes, mais toujours tenues à distance par Henry James – parfois accusé de les avoir rejetées dans la vie et recréées ou détournées dans ses livres. Sa cousine, Minny Temple, morte si jeune, qui admirait tant ses débuts d'écrivain. « Henry commença à imaginer une héritière, orpheline depuis peu (...). Il ne vou-

lait pas la rendre aussi belle que Minny l'était en ce mois d'août. » Sa sœur Alice, dépressive profonde, venue s'installer en Angleterre. « Pendant le séjour d'Alice en Angleterre, il écrivit deux romans très imprégnés de l'atmosphère particulière au monde de sa sœur. » Ou encore la romancière Constance Fenimore Woolson « prise au piège d'un immense malentendu qui concernait l'exil sédentaire et solitaire de Henry » et qui se suicida, à Venise.

C'est en effet cet « immense malentendu », entre l'écrivain et la société, entre l'exception et la norme, entre la création et les sentiments humains, que montre magnifiquement Colm Tóibín, en laissant à Henry James, à jamais, son secret.

(1) Ed. Rivages, « Le Monde des livres » du 21 janvier.

(2) Un texte prononcé en anglais et traduit par Isabelle Maillot.

★ *La Bruyère incendiée*, le deuxième roman de Colm Tóibín, paraît en poche, 10/18, n° 3806.

LE MAÎTRE

(The Master)
de Colm Tóibín.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Anna Gibson,
éd. Robert Laffont, 430 p., 22 €.

APARTÉ

Amérique autonome

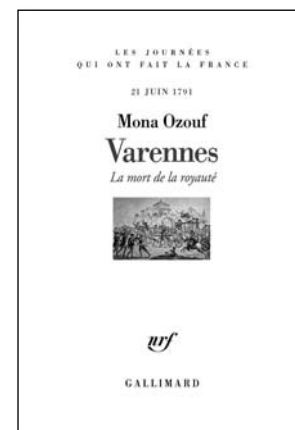
ON PEUT AIMER les Américains sans aimer l'empire des Etats-Unis. C'est ce que prouve l'écrivain suisse Daniel de Roulet au fil de ses chroniques américaines (1), un parcours animé, émouvant et drôle, dans ce qu'il appelle les « zones d'autonomie temporaire » dans l'Amérique de Bush.

Quelques semaines après les attentats du 11-Septembre, ne supportant plus les images en boucle qui rendent l'événement virtuel, il prend un avion – avec moins de passagers que d'hôtes – pour New York, où il retrouve des amis qui conjurent l'agression en ne parlant que d'elle. Ce qui le frappe le plus dans *down-town* amputé, c'est moins le spectacle de Ground Zero sous le feu de projecteurs hollywoodiens que l'odeur pestilentielle, mélange de moquette brûlée et de chair grillée, qui rend le drame réel et qui persiste près d'un mois après. Ses amis racontent comment la foule s'est spontanément auto-organisée et comment l'intervention des autorités a plutôt, en un premier temps, provoqué le désordre.

Michel Contat
Lire la suite page X

(1) *Chronique américaine*, éd. Metropolis, 130 p., 19 €.

Mona Ozouf



Varennes

La mort de la royauté
21 JUIN 1791

« Impeccable dans la narration, magistrale dans l'art du portrait, suggestive et toujours subtile dans sa réflexion politique, jamais contrainte par une vision préétablie de l'histoire, Mona Ozouf nous donne un grand livre. Un de ceux qui font l'historiographie nationale. »

Philippe-Jean Catinchi, *Le Monde*

Gallimard

Jean Starobinski ouvre ses archives

Désormais, la Bibliothèque nationale suisse abrite les manuscrits, la correspondance et le fonds documentaire de Jean Starobinski, que l'écrivain a cédé aux Archives littéraires suisses, à Berne. Une première partie de son fonds a déjà été transférée dans les locaux de cette institution publique qui dépend de la Bibliothèque nationale suisse.

« Il s'agit d'un des plus grands fonds que nous ayons reçus, indique Stéphanie Cudré-Mauroux, conservatrice chargée de l'inventaire du fonds. Ces archives comprennent tout le travail du jeune intellectuel en train de se former, depuis ses premières compositions jusqu'à ses deux thèses. Nous avons également les manuscrits de la totalité de ses œuvres publiées, même celui des Enchantresses (Seuil), et des documents personnels comme la préparation de ses cours à l'université. Surtout, ce fonds contient une correspondance immense, en plusieurs

langues, que Jean Starobinski a entretenue avec des intellectuels et des artistes du monde entier. »

Né en 1920, Jean Starobinski est professeur honoraire de langue et de littérature française à l'université de Genève. Auteur d'une œuvre considérable, il est connu pour ses travaux sur Rousseau et surtout pour ses écrits théoriques sur la relation entre la littérature et la psychanalyse ou les autres domaines artistiques, comme *L'Œil vivant*, en 1960, ainsi que pour ses études comparées de l'histoire des idées, des sciences et l'histoire littéraire.

Pour fêter l'événement, les Archives littéraires suisses organisent le 10 novembre prochain une soirée sur le thème « Jean Starobinski et l'opéra », avec des interventions de Jean Starobinski et Jean-Claude Bonnet, ainsi qu'un concert donné par le fils de l'universitaire, Georges Starobinski, musicologue et pianiste, et la cantatrice Mona Somme.

Sylvie Tanette

L'ÉDITION FRANÇAISE

■ **UNE NOUVELLE COLLECTION POCHE CHEZ RAMSAY.** Adèle, l'autre fille de Victor Hugo, d'Henri Gourdin, *Journal d'une institutrice clandestine*, de Rachel Boutonnet, *Carnets d'un inspecteur de travail*, de Gérard Filoche, *Femmes de soie*, de Gail Tsukiyama, sont les autres premiers titres de la nouvelle collection poche de Ramsay qui ont été publiés le 6 octobre. Les ouvrages sont des documents ou des romans « considérés comme des ouvrages de fonds qui ont été publiés par Ramsay, explique Françoise Samson, directrice de la maison. A l'avenir, le catalogue s'ouvrira certainement à d'autres ouvrages de fond d'autres maisons d'édition ». La fourchette de prix varie entre 5,90 euros et 8,90 euros. Une livraison de quatre titres est prévue tous les trois mois, soit douze ouvrages par an.

■ **DEUXIÈME SÉLECTION DU GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.** La commission du Grand Prix de l'Académie française a établi, jeudi 13 octobre, sa deuxième liste en vue du prix qui sera décerné le jeudi 27 octobre. Ont été retenus : *Magnus*, de Sylvie Germain (Albin Michel), *L'Antilope blanche*, de Valentine Goby (Gallimard), et *Le Destin de Iouri Voronine*, d'Henriette Jelinek (éd. de Fallois).

■ **RECTIFICATIF.** Contrairement à ce que nous avons écrit dans « Le Monde des livres » du 14 octobre à la suite d'une erreur d'édition, Catherine de Médicis n'est pas la fille de Laurent le Magnifique, mais son arrière-petite-fille. Par ailleurs, concernant le même article, les titres exacts des deux ouvrages recensés par Olivier Christin sont *Catherine de Médicis. Le pouvoir au féminin*, de Thierry Wanegffelen (Payot), et *Le Haut Cœur de Catherine de Médicis. Une raison politique aux temps de la Saint-Barthélemy*, de Denis Crouzet (Albin Michel).

■ **PRÉCISION.** Trois jours chez ma mère, de François Weyergans (Grasset), figure dans la deuxième sélection du prix Médicis, qui sera remis le 7 novembre.

Bruno Tessarech

V I L L A B L A N C H E

« Ce livre inattendu est ambitieux, familier, réussi. Jolie surprise ! »

François Nourissier, *Le Figaro magazine*

« Il y a quelque chose du Temps retrouvé proustien dans ces pages là. »

Michèle Gazier, *Télérama*

BUCHET ● CHASTEL

Pluie de dictionnaires

Dictionnaire culturel en langue française chez Robert, retour du Grand Larousse illustré, nouvelle édition du CD-ROM de l'Universalis : la rentrée du savoir bat son plein

L'automne 2005 s'annonce comme une cuvée exceptionnelle sur le marché du dictionnaire et de l'encyclopédie. Les éditions Le Robert publient le Dictionnaire culturel en langue française en quatre volumes (1), sous la direction d'Alain Rey (*lire page X*). Larousse propose Le Grand Larousse illustré (2) en trois volumes. Le Littré (3) continue de faire peau neuve : l'édition 2006 disponible en novembre propose 27 000 mots nouveaux et 67 000 entrées. Ce dictionnaire, publié en 1874 et remis à jour en 2004, sera désormais réactualisé chaque année. L'Universalis (4), qui vient de passer à 100 % sous contrôle de Britannica, sort la version 11 du CD-ROM. A signaler aussi la sortie du Quid 2006 (5).

Ce cru 2005 est varié. On peut discerner de nombreuses variantes dans la famille des dictionnaires : monovolumes, multivolumes, encyclopédies, dictionnaires bilingues... Sans parler des ouvrages thématiques, qui traitent aussi bien du chocolat, de la police, voire de la pornographie, et qui fleurissent tout au long de l'année.

Cette flambée éditoriale traduit une appétence du public non seulement pour les nouvelles technologies, mais aussi, et surtout, pour le papier ; preuve que l'avènement d'Internet et des CD-ROM n'a pas mis à mal ce support « historique ». « Nous arrivons à la fin d'un cycle, illustre Jack Mayorkas, directeur

général d'Universalis. Nous sortons de la période qui avait vu l'arrivée des supports électroniques et la remise en question, très violente, des supports papier. » L'Universalis qui publie une version papier tous les 5-7 ans, a sorti la dernière en 2002. Le premier CD-ROM, lui, est apparu en 1995.

« Avec Le Grand Larousse illustré, nous entendons montrer qu'il peut exister une encyclopédie du XXI^e siècle combinant multimédia et papier et lancer le message que nous n'avons pas renoncé à un savoir encyclopédique de qualité, explique Philippe Merlet, PDG de Larousse. Plusieurs études montrent que de nombreux lecteurs souhaitent disposer d'un ouvrage plus volumineux que le Petit Larousse, qu'il existe une véritable nostalgie de l'encyclopédie... mais à condition qu'elle ne soit pas trop chère. »

NOUVEAUX CONCEPTS

Au final, Le Grand Larousse illustré comporte trois volumes dont l'habillage est dessiné par Philippe Starck. Trois millions d'euros ont été investis dans la recherche, la mise au point et la production. Le tirage du Grand Larousse illustré s'élève à 25 000 exemplaires.

Mais la grande nouveauté réside dans l'interactivité : l'ouvrage peut être livré avec un stylo multimédia – imaginé par le même Philippe Starck. Cet objet fait office de « super-moteur de recherche » sur

le Web. « L'investissement est assez risqué, car le produit est nouveau », précise Philippe Merlet.

Au Robert, le vaste projet du Dictionnaire culturel en langue française était en chantier depuis 1992. « C'est à la fois un dictionnaire d'auteur et un nouveau concept, explique Marianne Durand, directrice déléguée des éditions Le Robert. L'investissement s'élève à plusieurs dizaines de millions d'euros sur plus de dix ans. « Les investissements que l'on consent sur ces projets-là sont clairement risqués », précise Catherine Lucet, PDG des éditions Nathan-Le Robert. Selon elle, « la rentabilité de tels projets n'est pas assurée ». Il y a également une question de prestige : « Nous sommes déjà installés dans le secteur », ajoute M^{me} Lucet, mais il est certain qu'en lançant le Culturel, nous creusons le sillon. »

Autre caractéristique de ce genre éditorial : « Le milieu des dictionnaires est très concurrentiel », relève Philippe Sylvestre, directeur des éditions Garnier qui éditent le Littré. Vingt mille exemplaires de l'édition 2006 sont prévus. « Notre exploitation est très prudente, ajoute-t-il, nous sommes "le petit". »

En revanche, comme la famille est nombreuse, les niches sont possibles : « Sur certains segments, comme Le Petit Robert, on peut faire vivre sa spécificité sans concurrence vraiment frontale », explique Marianne Durand. Les dictionnaires scolaires, bilingues ou usuels, sont en revanche

très concurrentiels. » Le Dictionnaire culturel en langue française peut-il devenir une marque, à l'instar du Petit Robert ou du Grand Robert ? « Ce dernier a été lancé en 1964, relancé sur papier en 2001, puis sur CD-Rom en 2003 : il est toujours vivant, commente M^{me} Durand. Le Dictionnaire culturel en langue française deviendra une marque s'il devient un grand succès. » Tirage initial prévu : 40 000 exemplaires.

Enfin, certains dictionnaires peuvent revêtir à l'occasion des habits de beaux livres. Larousse, par exemple, qui annonce une série limitée sous la forme de deux coffrets – format standard ou grand format – du Petit Larousse illustré 2006 par l'ancien navigateur et illustrateur Titouan Lamazou. Publication annoncée pour le 10 novembre. L'objectif n'est pas tant, ici, la rentrée universitaire que la période des fêtes.

B. M.

- (1) Dictionnaire culturel en langue française, 230 € puis 280 € à partir du 15 janvier 2006
- (2) Grand Larousse illustré, 3 volumes et le CD-ROM : 180 € ; 3 volumes, le CD-ROM et le stylo multimédia (compatible PC), 249 € ; Le Petit Larousse en coffret, petit format, 34,50 € ; grand format 49,50 € ;
- (3) Littré, édition 2006, 42 €.
- (4) Universalis, le CD-ROM, 130 €, la mise à jour, 59 €.
- (5) Quid 2006, Robert Laffont, 32 €.

Jack Mayorkas, directeur général d'Universalis

« Je ne suis pas là pour faire la révolution »

Depuis juin, Encyclopædia Britannica est l'actionnaire unique d'Encyclopædia Universalis. Vous êtes directeur général d'Universalis. Comment envisagez-vous l'avenir de la maison ?

Nous avons toujours été convaincus qu'il y avait chez Universalis une base éditoriale qui n'avait pas d'équivalent en langue française. Le projet de cette entreprise est porté par des gens de grande valeur. Si cela n'avait pas été le cas, nous ne serions pas restés, pendant vingt-six mois, dans une bagarre juridique. Universalis est un modèle économique qui correspond très humblement à notre savoir-faire. Nous ne sommes pas

dans une démarche pure et dure de transfert de contenu. Il faut avoir la sagesse de considérer qu'un savoir-faire est exportable dans les limites du respect de la culture locale.

Comment comptez-vous assainir la situation financière ?

Heureusement, la dégradation de la situation de l'Universalis se borne aux résultats financiers. Nous nous donnons deux ans pour assainir cette situation, soit les exercices 2006 et 2007, pour renouer avec la tradition du profit à partir de 2008. Je ne pense pas que l'on va inverser la tendance dans les trois mois. Je ne suis pas là pour faire la révolution.

La rumeur d'un plan social a couru. Qu'en est-il ?

A ce jour, il n'y a pas de plan social en cours : ce n'est pas à l'ordre du jour. Pour nous relancer, nous préconisons un retour aux sources. Nous voulons faire évoluer une base de données encyclopédique qui doit être fiable et agréable à lire.

Pour nous sortir de cette situation, nous allons faire, notamment, des économies drastiques. Le premier poste d'économies concernera les projets périphériques. La dispersion coûte très cher lorsqu'elle ne se traduit pas par des résultats viables. Universalis compte 50 salariés, dont 20 person-

nes qui travaillent sur l'éditorial et qui ne peuvent donc pas tout faire.

Par ailleurs, nous allons quitter les locaux de la rue de Tilsitt (Paris-17^e), dont le bail s'achève le 31 décembre, pour un espace moins onéreux. Nous sommes en recherche active de locaux et celle-ci est orientée vers Versailles, pour rapprocher les équipes Universalis et Britannica.

Comment envisagez-vous la fusion éventuelle de certains postes entre les deux maisons ?

Il n'y aura pas de doublon. Les équipes sont complémentaires.

Propos recueillis par Bénédicte Mathieu

AGENDA

17^e FORUM « LE MONDE » - LE MANS.

Du 21 au 23 octobre, au Palais des congrès et de la culture le Forum aura pour thème : « La musique est-elle un art du penser ? », avec Bernard Stiegler, Danielle Cohen-Levinas, Esteban Buch, André Charrak, Michel Contat, Francis Marmande, Paola Genone, Michaël Cisinski, Jean-Paul Olive, Pierre Bouretz, Christian Béthune, Anne Boissière, François Nicolas, Peter Szendy, Mathilde Catz, Charles Ramond, Antonia Soulez, Pascal Huynh, Sylvie Dallet, Amaury du Closel, Alain-Gérard Slama, Alain Badiou, Bernard Focroulle, Don Luigi Garbini et Pascal Quignard (entrée libre ; rens. : 02-43-43-59-59 ou 02-43-28-17-22).

■ **LES 20, 21 ET 22 OCTOBRE. FRONTIÈRES. A Cluj (Roumanie),** les 7^e Rencontres européennes auront pour thème « Les frontières intérieures », où seront abordés les changements historiques et géographiques intervenus depuis 1989, avec de nombreux invités, dont Alina Ledeanu, Gabriela Adames-teanu et Daniel Cohn-Bendit (rens. : www.cccf.ro/01/re.html).

■ **LES 21 ET 22 OCTOBRE. GUYOTAT. A Paris,** au Centre Pompidou, colloque sur l'œuvre de Pierre Guyotat autour des thèmes « Une pensée à l'œuvre » et « L'invention d'un verbe ». L'auteur donnera une lecture de ses textes ; interviendront notamment Alain Badiou, Bernard Comment, Jacques Henric, Catherine Brun, François Rouan (à 18 heures, petite salle, niveau - 1 ; rens. : www.centrepompidou.fr).

■ **LE 21 OCTOBRE. ROUQUETTE. A Bédarieux (34),** hommage rendu à Max Rouquette par la médiathèque avec une exposition de photos (jusqu'au 12 novembre), une soirée

« Portrait en mots », où des occitanistes proches de l'écrivain évoqueront sa vie et son travail littéraire (à 18 heures) suivi d'un « Portrait en musique » (à 20 heures) ; la mise en théâtre du conte « Autboi de neu » (à 21 h 30 salle Bex) clôturera cette journée.

■ **LE 25 OCTOBRE. LEE CHANG-DONG. A Paris,** le Centre culturel coréen, MK2 Livres et le Seuil reçoivent Lee Chang-Dong à propos de son dernier livre, *Nokcheon* ; la rencontre sera suivie de la projection du film *Pippermint Candy*, présenté par l'auteur (à 19 heures, au MK2 Bibliothèque, 128-162, avenue de France, 75013, rens. : 01-44-24-74-56).

■ **LE 26 OCTOBRE. IMAGE. A Paris,** la revue européenne *Transversale* propose une table ronde autour du thème « Réflexions de l'image, l'art comme recherche » avec Hanno Ehrlicher, Alexander Koch, Benoît Maire et Jean-François Chevrier (à 18 heures, à l'École des beaux-arts, 14, rue Bonaparte, 75006).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres », la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

En pleine figure

| <http://www.info-metaphore.com/>

Ce site se veut un outil de clarification de la jungle chaotique et éparpillée des recherches actuelles et moins actuelles sur la métaphore », explique Cédric Detienne estimant que, « si les recherches scientifiques sur la métaphore ont pris un essor depuis 25 ans, les recherches sur les recherches sur la métaphore n'ont pas beaucoup avancé ». Depuis décembre 2004, ce jeune Belge de 25 ans, épaulé par Eric Rodriguez pour les aspects techniques, œuvre pour que ce site fasse figure de référence « dans le champ vaste et compliqué de la "métaphorologie" » – « si je peux m'autoriser à employer ce terme peu usité », ajoute-t-il.

Annoncée, directe ou même filée, la métaphore ne serait-elle qu'un phénomène exclusivement linguistique, un ornement du langage, une « figure envahissante », comme le soulignait François Rastier, du CNRS ? Qu'il s'agisse de l'approche traditionnelle, cognitive, de Lakoff et Johnson, et bien d'autres évoquées ici, le point de vue adopté se veut pluridisciplinaire et transdisciplinaire. Définitions

et bibliographie viennent éclairer le sujet, tandis qu'un espace de publication est proposé à des auteurs. Pour l'heure une trentaine d'articles sont accessibles, parmi lesquels « La métaphore entre Ricoeur et Derrida », de F. Calargé, étude comparée des doctrines des deux philosophes sur le sujet, ou encore « La métaphore, une question de vie ou de mort ? », article de R. Landheer sur la relation qu'entretiennent métaphore et ambiguïté.

Marlène Duret
lemonde.fr

Le ravissement et la révolte

« Ces lèvres qui remuent », le dernier roman de Catherine Lépront, est l'un des plus incisifs de la rentrée

CES LÈVRES QUI REMUEMENT
de Catherine Lépront.
Seuil, 344 p., 21 €.

Le mot est galvaudé, tout le monde de nos jours s'appelle « Untel, virgule, écrivain », sous prétexte qu'il a écrit (ou signé) un livre, mais de même que l'on peut nommer Vila Matas, virgule, écrivain, Munoz Molina, virgule, écrivain, Michon, virgule, écrivain, on peut dire Lépront, virgule, écrivain sans que les dieux de la littérature ne déclenchent un fléau dont de toutes façons les petites mains de la critique mondaine et les chasseurs d'échos trônant à la télévision n'auront cure. Pourquoi alors Catherine Lépront reste-t-elle oubliée des prix, quasi ignorée des médias ? Peut-être justement parce qu'elle écrit des phrases à l'ondoyante, buissonnière (et parfois ironique) liturgie, avec un style et une grâce intellectuelle trop sensibles pour les gens pressés, et parce qu'elle dit comment agit la pompe de l'aquarium des petites compromissions, quel désempolement inspire « ce ventre-à-terrisse avide ».

Il y a donc, dans *Ces lèvres qui remuent*, quelques passages aussi jouissifs qu'acides sur le piétinement de la culture par le spectacle (et l'extermination programmée des sisyphiens qui se battent « contre des moulins »). Il y a surtout des pages sur des livres aimés, « les grands romans, les trouvailles et les rudes vérités qu'ils contiennent », des hommages aux « vrais écrivains, leur style et leur souffle », des passages honorant Boris Pahor ou Yasushi Inoue, ballons d'oxygène à l'heure où on ne voit « promis que des merdes, du faux ou de la bîbine, du pipi de chat, du placebo ».

Il y a, ce qui nous rappelle que Catherine Lépront a écrit des textes magnifiques sur Clara Schumann, Caspar Friedrich et Jean-Sébastien Bach, des lignes bien tempérées sur le blues, la boogie-woogie, Vla-

minck et Turner, des descriptions mélodiques et des portraits dignes d'un peintre (quand « le vert piqué des paillettes d'or s'est détaché des iris de Louise, est resté suspendu dans l'air à côté d'un rouille, d'un jaune de Naples de sa jupe... »). Il y a surtout, ce qui faisait le suc de *Namokel* (1) entre autres (où des gamines découvraient l'existence des chambres à gaz et les méthodes barbares de l'armée française en Algérie), cette obstination tranquille à comprendre le monde dans lequel elle vit, à mesurer la tragédie familiale à l'aune d'autres tragédies, à confronter l'intime et le planétaire, le quotidien et la mémoire, le réel et l'imaginaire, le domestique et l'universel.

DRÔLEMENT FÉROCE

Lil W., la narratrice de *Ces lèvres qui remuent*, travaille aux Archives de la police judiciaire, vit avec un archéologue, fréquente une amie de lycée qui est légiste à la morgue. Elle prend plaisir à fréquenter des amis, la petite faune d'un café de la place Maubert, mais vit beaucoup dans les livres, plus attentive aux fictions, aux époques révolues qu'elles évoquent qu'à ses proches et à ce que racontent les journaux. Jusqu'au jour où sa jeune sœur Louise, médecin en mission humanitaire en Ingouchie, dans le Caucase, lui réclame des nouvelles régulières. Somme de tout raconter dans les moindres détails, Lil doit interroger son passé et questionner l'actualité immédiate. Et la voilà bouleversée par le chaos du monde, transfigurée par des émotions nouvelles.

C'est donc le ravissement et la révolte de Lil W. que peint Catherine Lépront, une Lil W. assaillie par des visages enfouis et des images oubliées, et qui tombe amoureuse de Joseph H. Galloway, « un superflic de Los Angeles tout droit sorti des romans de James Ellroy » devenu commissaire à la Crim' et arborant des mains de pianiste de jazz. Emois favorisés par l'égoïsme de

son compagnon qui éconduit son ex lui demandant de prendre ses enfants à la fin de la semaine à cause d'un empêchement imprévu de son côté : « Moà, je travaille, avait-il dit. En réalité, c'était toujours ça d'économisé. J'ai pensé qu'en réalité il était en vacances et ne pourrait donc faire passer aucun des repas avec ses enfants en note de frais. »

Catherine Lépront sait être drôlement féroce, par exemple lorsqu'elle envoie valser « l'autre hystéropétasse » qui « [l]'emmerde avec ses boutons de porte », ou s'en prend à un Prix Goncourt s'étant félicité d'être « reconnu dans la littérature » qu'il incarnait aux quatre coins du globe.

Le roman se passe au temps où Raffarin fait des déclarations macmahonnesques, où Sarkozy « brandit son sabre » pour répondre à une ratonnade meurtrière à Dunkerque, à l'immolation par le feu d'une jeune fille dans un local à poubelle à

J'AI BIEN CONNU MON FRÈRE
de François Cérésa.
Le Rocher, 278 p., 17,90 €.

Agés de 20 ans, Claude et Julien sont des jumeaux parfaits, que l'irruption de la guerre a transformés en frères ennemis. Le premier, admirateur d'Arago, a rejoint dans le Limousin les FTP du communiste Guingouin. Le second, collaborateur et grand lecteur de Céline, est stagiaire à Radio-Paris et coursier d'occasion pour *La NRF* de Drieu La Rochelle. En ce printemps 1944, tous deux se retrouvent près d'Ascq pour l'enterrement de leur mère. La nuit tombée, alors qu'ils confrontent leurs vœux sur l'issue du conflit, un train



Catherine Lépront

Evry, où commence la guerre en Irak et s'enlise la guerre en Tchétchénie. Lil W. s'inquiète de ne pas envoyer à sa sœur des lettres trop indécentes. Louise survit dans la désolation d'un camp de réfugiés, et si Lil lui décrit ce qui l'exalte, « l'éclat d'un regard, en réalité soumis aux infimes caprices de la lumière et fourmillant de détails par milliards et milliards », Louise ne le supporterait pas. « Elle s'en moquait

éperdument. Je l'ai entendue me prévenir. Je m'en surtape de ta place Maubert, je m'en contrebalance. »

Alors Lil balaye ses amnésies, affronte un maelström de fantômes, celui de sa grand-mère Daphné à cheval dans la forêt des Bruyères (forêt hantée), celui de la harpiste du métro de La Motte-Picquet qui joue l'*Adagio* d'Albinoni pendant (et sans savoir) que des avions se précipitent sur les Twin Towers

de Manhattan. Et Catherine Lépront nous aide à comprendre « dans son sens littéral », l'expression « reprendre ses esprits ».

Jean-Luc Douin

(1) Seuil, 1997

★ Catherine Lépront publie aussi deux pièces de théâtre, *Transactions infinies* et *Invitation à la pleine lune* (Actes Sud-Papiers, 96 p., 15 €).

Double « je » pour un trouble jeu

de soldats allemands est attaqué. La répression est immédiate dans le village. A l'approche d'un groupe de SS, les deux hommes ont juste le temps de se réfugier dans un four à pain, puis dans une trappe pour l'un d'entre eux, avant que celui-ci explose. Au matin, l'un des deux frères s'extirpe des décombres. S'emparant des papiers de son jumeau, il jure de le venger.

Est-ce Claude ou Julien ? Le résistant ou le collabo ? Pour le savoir, il faut plonger dans ce roman rocambolesque et sombre concocté par un François Cérésa passé maître dans l'art du suspense, du double jeu, des faux-semblants et autres chaussetrapes. Car, jusqu'à la dernière ligne de ce récit mené d'une plume vire-

voltante, un rien gouailleuse, rien ne sera dévoilé de l'identité de celui qui se fait appeler désormais Claude-Julien.

Avant cela, le romancier nous aura entraînés à Paris en compagnie de ce vrai-faux héros rongé par une « cruelle gémellité ». Il se lie avec le trouble Rudy von Muraine – gestapiste aux allures de Tyron Power désabusé – et sa bande d'infâmes et cruels Pieds Nickelés – qui mystérieusement vont être décimés –, et s'éprend de la froide et troublante Esther. Puis, très vite, à l'heure de la débânde, Claude-Julien file à Baden-Baden, sorte de « Vichy miniature » où la blonde et volcanique Eva lui offre ce qu'Esther lui refuse ; Neustadt et enfin Sigmarin-

gen, où Claude-Julien se fait soigner une furonculose par Céline lui-même, avant de rejoindre la Légion Charlemagne dans la Forêt-Noire...

Entre tiraillements identitaires, politiques et amoureux, Claude-Julien louvoie dans un marigot des plus nauséux qui suinte la revanche, la rancœur, les dissensions, le mensonge. On y croise de nombreuses figures (petites et grandes) de la collaboration que dépeint à traits vifs et mordants François Cérésa. Ce qui n'est pas la seule qualité de ce roman foisonnant d'intrigues et de personnages, où s'entremêlent savamment faits historiques et fiction dans une geste des plus ébouriffantes.

Christine Rousseau

Des destinées étranges, très peu sentimentales

PARTI PRIS

C'EST UN ROMAN d'apprentissage très singulier, ce quatrième livre de Thomas A. Ravier, *Les aubes sont navrantes*. Dans un style qui sait mêler élégance et violence, qui a la rapidité des déambulations nocturnes du jeune narrateur dans Paris, Thomas Ravier entraîne un lecteur conquis aux côtés de porteurs de bombes d'un genre particulier, les tagueurs. Ceux qui ont lu, voilà deux ans, dans la *NRF* (n° 567, Gallimard), un texte de Ravier sur le rap, « Booba ou le démon des images », connaissent son goût pour les « rapprochements qui n'ont pas lieu d'être et, immédiatement, une apparition, vénéneuse, rétinienne, brusque, brutale, impossible à se retirer de la tête : quelque chose a été vu ».

Il ne s'agit pas ici de parler cette « langue du bitume », mais de l'inscrire. Et avant tout de signer, d'apposer son nom, sa marque, sur les murs, les rames de métro, les monuments même. Pas vraiment pour saccager, détruire, comme le croient ceux qui voient dans les tagueurs des « monstres ». Mais pour dévorer la ville. « Il s'agit d'un duel », dit l'auteur dans un « avertissement ». « Un duel avec Paris. Dans l'allégresse. » Tous les amoureux de cette ville ne peuvent que se sentir complices du narrateur, même si ses virées nocturnes ne sont pour eux qu'un rêve, à jamais inaccompli : « C'est la nuit, vous ne faites pas tellement d'efforts, vos membres ne réclament rien, n'exigent rien ; et c'est comme ça que, à la manière d'un nageur emporté par le courant, on se retrouve à l'autre bout de la ville, sans avoir seulement le sentiment de la marche, la notion claire de son propre déplacement. »

On suit le jeune héros de ces *Aubes...* avec passion. Ces cagoulés porteurs de bombes, d'aérosols aux mille couleurs, forment une société secrète, avec ses intrépides, ses inconscients, ses timides. Un peu d'amitié, de sexe. Beaucoup de rivalités. Leurs étranges nuits finissent parfois au poste de police. Voire en prison. Mais, au fond, le narrateur n'est pas vraiment des leurs. Son activité de

tagueur n'est qu'un passage, et la métaphore de son vrai destin : « Lorsqu'on est devenu cette étrange (j'écris tagueur mais je pense écrivain), les surprises sont permanentes, les brisiers multiples, les exagérations naturelles. »

**

Si vous ouvrez *Les Amants imparfaits*, le dernier roman de Pierrette Fleutiaux, prévoyez d'avoir quelques heures devant vous, car vous ne pourrez pas interrompre la lecture de ces 300 pages. L'intérêt des écrivains pour le double, la gémellité, quand il ne relève pas de la convention, du procédé, est, comme ici, inquiétant et fascinant.

Il faut lire avec attention le subtil récit de Raphaël – celui qu'il veut écrire, sa « première expérience d'écrivain ». L'a-t-il vraiment vécu ? Il tente de comprendre – et de faire comprendre – ce qui l'a conduit, à 20 ans, avec les jumeaux Léo et Camille, 17 ans, devant un juge d'instruction, puis dans une salle d'audience. Un meurtre ? Sans doute ? Mais pourquoi et comment ?

Tout commence dans une petite ville de la province française. Raphaël, 9 ans, vit avec sa mère, veuve, employée de mairie. Léo et Camille, 6 ans, viennent passer un an chez les voisins, leurs grands-parents. Leur père a grandi dans cette petite ville, puis il a réussi, comme on dit, a fait un beau mariage, travaille dans un grand groupe pharmaceutique, ce qui le conduit à déménager sans cesse, dans le monde entier. Trop déstabilisant pour ses jumeaux, qu'il envoie chez ses parents.

Apparition étrange, un matin, à l'école. Deux êtres semblables et, immédiatement, la question qui contient en elle tout le drame : « Mais qui est le garçon et qui est la fille ? » Comment prennent-ils le pouvoir sur leur aîné, Raphaël ? Comment charment-ils – au sens le plus fort du mot – en toute innocence, eux, dont Raphaël dit un jour que la culture était « leur habitat natu-

rel » ? Comment ces trois enfants, puis jeunes gens, deviennent-ils ce dangereux trio, mortel pour les autres comme pour eux-mêmes ? C'est tout l'enjeu de ce beau roman qui ne donne pas de réponse moralisante.

**

L'absurde, le burlesque, les ratés, les demi-portions, les personnages qu'on dirait sortis d'un film de Tati ou d'une pièce d'Ionesco, c'est la passion d'Alain Sevestre, et ce septième livre, *Les Tristes*, est bien dans sa manière. Si l'on aime le rationnel, on risque d'être déçu. Mais si l'on partage son goût pour le loufoque, on s'amuse beaucoup aux péripéties de la sinistre existence de deux ringards aux patronymes de personnages de bande dessinée, Mandrex et Pétapernal, du Cabinet Cavert & C. « contentieux, recouvrements, recours accident, renseignements commerciaux ».

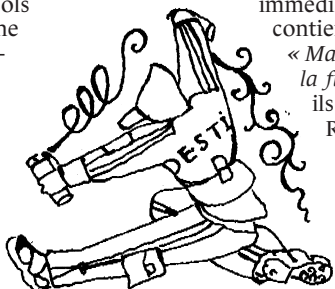
Eux qui passent leur temps à faire payer se retrouvent dans un bureau sans électricité, leur patron – ou supposé tel – Cayel, étant parti sans laisser d'adresse et sans régler la note. Ils veulent tant bien que mal faire tourner l'affaire. Plutôt mal que bien. Ils découvrent dans le coffre une chose étrange, une matière inconnue, résistante, impossible à couper... Mais qui semble intéresser des mafieux à lunettes noires embusqués près du bureau. Et ce Serge, qu'ils ont recruté pour les aider, pourquoi ressemble-t-il tant à Paul, un personnage dont on ne sait comment il a surgi dans l'histoire ? Seraient-ils frères ? Et pourquoi tous deux recherchent-ils Cayel ? Réponse – peut-être – page 272.

Josyane Savigneau

LES AUBES SONT NAVRANTES, de Thomas A. Ravier. Gallimard, « L'Infini », 130 p., 13,50 €.

LES AMANTS IMPARFAITS, de Pierrette Fleutiaux. Actes Sud, 320 p., 19,80 €.

LES TRISTES, d'Alain Sevestre. Gallimard, 312 p., 17,50 €.



LITTÉRATURES CORÉES

La voix de la réconciliation coréenne

Les deux Corées sont les invitées de la Foire de Francfort. Rencontre à Pyongyang avec le romancier Hong Sok-jung

RENCONTRE

A quoi ressemble l'homme de lettres dans un pays où le prolétariat est son client ? », s'interroge Walter Benjamin dans *Paysages urbains*. En Corée du Nord, qui passe pour le dernier régime stalinien de la planète, pas forcément à ce que l'on pourrait attendre. A part quelques références attendues au « Grand » et au « Cher » dirigeant, le thème de la conversation est la littérature, la forme, l'inspiration. Ironique, un peu surpris que l'on ait demandé à le voir, Hong Sok-jung, romancier connu et estimé en République populaire démocratique de Corée (RPDC), est désormais reconnu également au Sud où lui a été récemment décerné le prestigieux prix littéraire Manhae. « *Évitons les malentendus* », dit-il en préambule au cours d'un entretien au *Monde* dans un salon privé d'un hôtel de Pyongyang. « *La littérature au Nord, pensez-vous, ne peut être que politique et révolutionnaire. Bien sûr, ce courant existe mais il y a aussi une littérature qui évoque la vie quotidienne. Il y a aussi le courant du roman historique dans lequel je me situe.* »

Pour parler de ses romans, Hong Sok-jung fait un détour par sa famille. Non pas que son œuvre soit autobiographique mais parce que son travail d'écrivain est lié à son histoire personnelle, à celle de sa famille et de son pays, la Corée. Nord ? Sud ? La division en 1945

est un drame mais elle n'est qu'un tragique épisode dans une histoire plusieurs fois millénaire, et aujourd'hui les deux pays sont sur la voie du rapprochement et de la réconciliation. En littérature aussi, comme en témoigne le prix littéraire décerné à Hong Sok-jung ou les rencontres entre écrivains du Nord et du Sud. Hong Sok-jung est ainsi un grand ami de Hwang Sok-yong, romancier sudiste, auteur, entre autres, de *Monsieur Han, L'Ombre des armes* ou *Terres étrangères* (éd. Zulma). Tous deux sont d'abord coréens avant d'être du Nord ou du Sud.

« *Si je suis devenu écrivain, c'est sous l'influence d'une tradition familiale qui remonte à mon arrière-grand-père* », dit Hong Sok-jung. Né au Sud il y a soixante-quatre ans et passé avec son grand-père au Nord en 1948 au lendemain de la fondation de la RPDC, il est l'héritier d'une « dynastie » littéraire, fortement marquée par le patriotisme. Son arrière-grand-père, Hong Beum-sik, un lettré, se suicida en 1910 pour protester contre l'annexion de son pays par le Japon et il devint un héros de l'indépendance.

Lorsque le jeune garçon passe au Nord avec sa famille, la Corée a été coupée en deux à hauteur du 38^e parallèle d'un arbitraire coup de crayon par un fonctionnaire américain à la veille de la capitulation japonaise. Staline a accepté la partition d'une péninsule dont, à l'époque, ni Moscou ni Washington ne savaient que faire. Trois ans plus

tard, au début de la guerre froide, alors que le Sud, sous la houlette américaine, sombre dans la confusion, le Nord occupé par les Soviétiques semble incarner une identité coréenne bafouée. Et nombre d'intellectuels habitués par un patriotisme farouche franchiront le 38^e parallèle.

« *Mon grand-père n'avait pas l'intention de devenir écrivain mais il le devint pour défendre le coréen, interdit par les Japonais, en écrivant des romans dans notre langue.* » Célèbre pour ses romans historiques, le grand-père, Hong Myong-hi, allait devenir premier vice-premier ministre dans le gouvernement formé au lendemain de la fondation de la RPDC. Sur les brisées du grand-père, le père de Hong Sok-jung, linguiste réputé, se spécialisa aussi dans le roman historique. « *Il m'était difficile de rompre une telle lignée* », plaisante le romancier.

INJUSTICE SOCIALE

Après avoir étudié la littérature à l'université Kim Il-sung à Pyongyang, Hong Sok-jung se consacra au théâtre. Il publiera son premier roman, *Une Fleur rouge*, en 1970. L'injustice sociale replacée dans un contexte historique devint son thème de prédilection. Le prix littéraire Manhae lui a été décerné pour son roman *Hwang Chini*, qui retrace le destin singulier d'une célèbre courtisane du XVI^e siècle. « *Ce prix comme le roman sont aussi inscrits dans le passé de la famille*, poursuit M. Hong. *Manhae, un éminent moine bouddhiste, homme de lettres et*

résistant à l'occupation japonaise, était un ami de mon grand-père et ils avaient été en compétition pour écrire la vie de Hwang Chini. Mais ni l'un ni l'autre ne l'a jamais fait. Stimulé par cette rivalité, j'ai décidé de m'y mettre. »

Le sujet est connu et le thème rebattu : au Sud, plus d'une dizaine de romans ont été consacrés à Hwang Chini. Née dans une famille noble, la jeune fille, orpheline élevée par sa mère, fera brutalement un jour l'expérience de l'hypocrisie du monde : ses fiançailles sont rompues lorsqu'on découvre qu'elle est en réalité la fille d'une servante séduite par le maître de maison, qui après sa naissance connut une mort tragique. Chini décide de devenir *kisaeng*, courtisane de haut rang. Réputée pour sa beauté et ses talents artistiques, elle aura des liaisons avec des aristocrates et un moine qui feront scandale.

« *Jusqu'à présent, les auteurs ont insisté sur la figure de courtisane de Chini* », poursuit Hong Sok-jung. « *Moi, j'y ai vu plutôt une rebelle qui lutte contre le joug féodal confucéen qui place la femme dans une situation inférieure à l'homme. Chini se bat avec ses forces : ses capacités de séduction pour faire fléchir l'homme, débusquer l'hypocrisie du monde masculin. Elle atteint ainsi à son indépendance. A travers elle, je crois que l'on peut saisir certaines dimensions de la mentalité féminine coréenne.* »

Par sa position de courtisane, Hwang Chini évolue à la fois dans



Hong Sok-jung

le monde de la haute société et à sa marge et elle est d'autant mieux placée pour juger le premier. Contrairement à Chunhyang, autre figure célèbre de *kisaeng* (*Le Chant de la fidèle Chunhynag*, Zulma) dont fut tiré un film, Chini ne cherche pas à s'élever socialement : elle joue de son pouvoir de séduction comme d'une arme.

Les critiques littéraires sud-coréennes ont salué le ton inédit de ce roman en y voyant un renouveau de la création littéraire. « *J'ai*

volontairement utilisé des expressions dialectales communes au Nord et au Sud [au fil de la division sont apparues des différences linguistiques entre les deux pays : certains mots n'ayant pas exactement la même signification]. *A cette langue réunifiée, si l'on peut dire, s'ajoutent des descriptions de scène d'amour réalistes qui tranchent avec la retenue observée jusqu'à présent* », commente le romancier. En littérature aussi, la Corée du Nord évolue.

Philippe Pons

Les plaies ouvertes de la dictature

Hwang Sok-yong et l'existence brisée d'un dissident, broyé par la répression

LE VIEUX JARDIN

de Hwang Sok-yong.

Traduit du coréen

par Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot, Zulma, 568 p., 23 €.

Dans ce long roman, au fil des méandres du souvenir, Hwang Sok-yong se découvre plus qu'il ne l'a jamais fait dans ses œuvres précédentes (1). A travers le regard d'un homme brisé par dix-huit ans passés à l'isolement en prison et qui renoue les fils de ce que furent sa vie et sa lutte contre la dictature militaire, il puise la force narrative de ce récit romanesque dans ce qu'il a vécu, ressenti, partagé avec une génération dont beaucoup sont morts torturés, exécutés, conduits à la démente, et d'autres, comme son héros Hyonu, ont « perdu » leur jeunesse derrière les barreaux. Au soir d'une vie ravagée, libéré après une remise de peine, Hyonu, qui a l'âge de l'auteur (né en 1943), déambule dans ce « vieux jardin » qui est à la fois son passé et l'utopie des idéaux pour laquelle il s'est battu.

L'auteur cherche moins à évoquer les idées abstraites pour lesquelles ont lutté des « hommes ordinaires » comme son héros que la vie intérieure de ceux-ci. Ce grand roman est un témoignage émouvant dans son dépouillement dédié à une génération de Coréens qui avaient cru pouvoir changer le monde. Ils y contribuèrent en forçant le passage de la dictature à la démocratie et c'est leur fierté. Mais chez beaucoup – comme c'est le

cas de Hyonu, rompu par l'épreuve carcérale – l'amertume perce sous la nostalgie.

Il y a dans l'histoire de la Corée moderne une grande coupure : Kwangju. Le nom de cette ville du sud-ouest de la péninsule a pour les Coréens une forte puissance évocatrice, émotionnelle et symbolique : c'est là qu'eut lieu en mai 1980 un massacre de civils par les troupes spéciales – le plus grand crime de la dictature. Plus de deux cents morts (officiellement) et des milliers de blessés, mitraillés, chargés à la baïonnette. Le régime ne se contenta pas de tuer, il jeta en prison des milliers de militants. C'est le cas de Hyonu.

La clandestinité du dissident, la « cavale », puis les geôles non chauffées dans un pays où l'hiver il gèle à pierre fendre, le givre sur les murs, « *l'haleine qui s'élève comme une fumée de cigarette* », les grèves de la faim, la torture, le temps qui s'étire, l'homme qui, les mains menottées dans le dos, happe sa pitance comme un chien... Hwang qui fut emprisonné sept ans connaît ce qu'il décrit.

BONHEUR PERDU

Au-delà de ce récit saisissant de vérité pour ceux qui ont connu la Corée des dictatures, la beauté du roman tient beaucoup à un autre personnage : Yunhi, la femme qu'aima Hyonu qui, « *restée dehors* », poursuivit leur combat un peu malgré elle. Au cours des six jours que Hyonu passe dans une maison à la campagne où, autrefois « en plongée » il avait trouvé refuge et connu les jours les plus heureux de sa vie, il s'absorbe dans

la lecture du journal et les lettres – qu'il n'avait jamais reçues – de Yunhi, dont il n'a su qu'à sa sortie de prison qu'elle est morte quelques années plus tôt. Dans ces vieux cahiers et ces lettres qui ont figé le temps, Hyonu entrevoit le visage de sa jeunesse et renoue avec la force de cet amour, au-delà de la dernière image qu'il avait conservée en lui, celle d'une frêle silhouette féminine agitant la main tandis qu'un car emportait le dissident qu'il était dans la nuit. S'instaure alors un récit à deux voix, un dialogue au-delà du temps entre deux êtres qui se sont aimés.

Dans cette remontée dans le passé se dessine la figure attachante d'une femme qui raconte l'attente d'un homme condamné à la prison à perpétuité, d'une femme broyée elle aussi, comme le furent son père puis son amant, par la fatalité d'une époque. Une femme qui fait face dans laquelle, écrira-t-elle à la fin de sa vie, « *toutes les valeurs du passé semblaient se faner* ». Une mélancolie qui fait écho, à plusieurs années de distance, à ce regret infini qui naît dans le sillage de tout bonheur perdu, dont Hyonu lui faisait part dans une lettre de prison : le regret que « *notre vie n'ait pas duré quelques mois de plus, ou quelques semaines. Un jour de plus* ». « *Toi au-dedans et moi au-dehors, nous avons vécu ce monde. Ce fut parfois difficile mais réconcilions-nous avec les jours passés* », lui écrit-elle, peu avant de mourir.

Ph. P.

(1) Toutes traduites chez Zulma.

L'envers du miracle

Une vision très critique de la société sud-coréenne

NOKCHEON

de Lee Chang-dong.

Traduit du coréen

par Kim Kyunghee, Lee In-sook et Stéphane Coulon, Seuil, 224 p., 19 €.

Ministre de la culture en 2002, Lee Chang-dong est connu en France pour ses films : *Green Fish* (1996), qui dénonçait l'effet dévastateur sur le plan écologique du miracle économique coréen ; *Peppermint Candy* (1999), portrait d'un homme que l'accumulation d'échecs et les épisodes politiques les plus honteux de son pays conduisaient au suicide ; *Oasis* (2002), dérangeante peinture d'une idylle amoureuse entre un repris de justice simple d'esprit et une paralysée condamnée aux mimiques disgracieuses et au fauteuil roulant.

Mais avant d'être un cinéaste, cet artiste engagé s'était fait connaître depuis 1983 comme écrivain. Les deux textes qui nous arrivent ici datent de 1992. Chaque fois l'évocation d'un destin individuel masque une radiographie critique de la société.

« *Nokcheon* », une jeune professeur, héberge son demi-frère cadet qui a été expulsé de l'université pour activisme politique. Ce *Boudu* à la coréenne (le visiteur sent des pieds, mais séduit l'épouse de son hôte, qui abandonne peu à peu son caractère acariâtre, se maquille et cultive de plus en plus d'intimité avec lui) dénonce l'odeur d'égouts de la reconstruction immobilière, l'abandon des valeurs morales au profit d'un confort dérisoire, d'une vie sans idéal.

« *Un éclat dans le ciel* » retrace le long interrogatoire d'une jeune serveuse de café de 23 ans, injustement accusée d'avoir une liaison avec un syndicaliste. Lee Chang-dong s'en prend à l'état d'esprit d'un pays qui encourage la délation, pratique la torture dans les commissariats, et se livre à une chasse aux sorcières dont les cibles sont les « rouges », en particulier les étudiants contestataires. Allusion à la grande émeute des étudiants, en 1980, à Kwangju, réprimée dans le sang. Un récit percutant sur la perte de la pureté et l'esprit pervers des inquisiteurs.

J.-L. D.

ZOOM



VOYAGE

A MUJIN,

de Kim

Sung-ok

En quelques récits brefs, Kim Sung-ok construit un monde peuplé de folles, de violeurs et de suicides.

En pleine guerre de Corée, un enfant livre la petite fille qu'il aime à une bande d'adolescents qui veut « *se la faire* ». Un riche parvenu revient dans son village natal pour une histoire d'amour avortée. Après un viol, une femme cherche désespérément à se prostituer pour se sentir enfin vivante. Partout, ce sont les figures honteuses de lâches : nul héroïsme chez Kim Sung-ok, mais seulement des personnages écrasés par l'histoire, incapables d'action, à la volonté atrophiée. Un Houellebecq coréen,

drôle et retors, qui se demande si les déesses, elles aussi, ont des règles. Et, surtout, la fine palpitation d'un style qui capte les nuances, la brume, la blancheur et le vide : « *dessiner sur un mur blanc avec un crayon blanc* », tout l'art de Kim Sung-ok est là.

Traduit par Suk Jun et Stéphane Bois, éd. Zulma, 160 p., 15 €.

LE CHIEN JAUNE, de Lee Je-ha

Six nouvelles de Lee Je-ha sont traduites pour la première fois en français. Ecrites de 1957 à 1997, toujours à la première personne, elles peignent une Corée à la violence omniprésente. Sans emphase ni pathétique, le monde de Lee Je-ha est brutal et coupant comme les éclats de verre qui explosent entre les mains de ses personnages, le sexe y est aussi tranchant que la mort. Les chiens jaunes, que les Coréens mangent traditionnellement en soupe, ce sont les anti-

héros de Lee Je-ha, en rupture avec les valeurs de la société : « *Je vais d'abord vous dénoncer pour crime collectif, pour le crime d'avoir créé une collectivité.* »

Traduit par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Zulma, 144 p., 15 €.

■ **L'OISEAU**, d'Oh Jung-hi « *Un voile léger mais opaque est tombé devant le visage de maman, seules sont restées visibles les éternelles ecchymoses qui faisaient penser à des fleurs.* » Cette phrase pourrait résumer l'atmosphère du roman d'Oh Jung-hi, où la candeur poétique se lie à une prose sobre et juste pour dire le drame d'une enfance livrée à elle-même. Une enfance indigente, blafarde, emplie de silences et de terreurs, contée par une petite fille qui, en l'absence de son père, appelé sur des chantiers, va jouer les petites mères, à sa manière... Traduit par Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot, Seuil, 142 p., 18 €.

Dans les fabriques informelles du lien social

Le sociologue Pierre Bouvier scrute le monde des exclus pour établir dans quelle mesure il ne serait pas porteur de valeurs à même de « tramer du lien », alors que la volonté de vivre ensemble apparaît plus fragile que jamais

LE LIEN SOCIAL
de Pierre Bouvier.
Gallimard, « Folio Essais »,
398 p., 8,50 €. Inédit.

Il y a tout juste un siècle, le sociologue hongrois Georg Lukacs prévenait d'emblée ses contemporains en ces termes : « Le ciel étoilé de Kant ne brille plus que dans la sombre nuit de la pure connaissance ; il n'éclaire plus le sentier d'aucun voyageur solitaire et, dans le monde nouveau, être homme c'est être seul », écrivait-il. Qu'en est-il aujourd'hui ? Comment entretenir ou restaurer du lien au sein de sociétés fondées sur la souveraineté de l'individu, dans un contexte de surcroît marqué par l'érosion croissante des institutions traditionnelles comme la famille, le territoire ou la religion ?

Qu'il existe de nos jours un vrai malaise dans « le lien social », c'est ce dont témoigne la recrudescence même de cette notion, désormais intégrée à notre vocabulaire le plus quotidien. Pas un jour, en effet, sans que les uns en déploient la déchirure ou le délitement (la fameuse « fracture »), tandis que d'autres vantent les mérites de telle initiative – privée, publique ou « citoyenne » –, pourvu qu'elle parvienne à « faire du lien social ». Comme si ce dernier relevait désormais de la fabrication. Forums, restos du cœur, soutien aux personnes âgées, regroupements ponctuels, intergénération-

nels ou altermondialistes, comités en tout genre : ce qui frappe, c'est bien, chaque fois, l'appel récurrent à « créer », à « recréer » ou à « retisser » du lien social, au sens de solidarité ou de relations partagées. « Au cours des trois décennies qui suivirent la deuxième guerre mondiale, on en parlait peu car il allait peu ou prou de soi », rappelle pourtant, dans cet essai inédit, le sociologue Pierre Bouvier à qui l'on doit déjà une passionnante *Socio-anthropologie du contemporain* (1995).

C'est dire si ce glissement sémantique méritait qu'on s'y arrête. Or tel est précisément le propos de l'auteur, emboitant ainsi le pas à François de Singly qui, dans un livre récent au titre révélateur, *Les Uns avec les autres : quand l'individualisme crée du lien* (2003), constatait pour sa part combien le thème de la crise des repères, de la transmission et des identités, « bref, du lien social », était devenu lancinant.

D'ARISTOTE À MARX

Mais que recouvre au juste cette notion si particulière, voire passablement redondante ? S'agit-il d'un donné ou d'un projet ? Pour y répondre, Pierre Bouvier, qui brasse ici un vaste corpus allant d'Aristote à Marx, s'attache d'abord à l'extraire du sens commun pour en retracer l'émergence et en répertorier les usages. A cet égard, un premier constat s'impose : « La chose a longtemps préexis-



Maison des ensembles (Paris 1998)

té au mot. » Pour qu'elle le trouve enfin, pour que la question du « lien social », et non plus seulement celle du « contrat » ou de la « paix civile », devienne un objet d'investigation à part entière, il faudra attendre les XIX^e et XX^e siècles avec l'éclatement du savoir en disciplines spécialisées : la sociologie, l'histoire, la psychologie socia-

le. Tout le problème – à vrai dire, le problème central de la modernité – sera dès lors de savoir comment inventer un nouveau « nous » capable de faire tenir ensemble les individus tout en respectant les « je » dans leur liberté. Après un retour très éclairant sur les réponses successives qu'apportèrent à cette question les diffé-

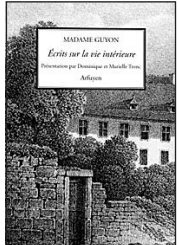
rents courants sociologiques, depuis les pères fondateurs (Durkheim, Weber) jusqu'aux écoles de Francfort et de Chicago, Pierre Bouvier en vient toutefois à se demander si, avec la mondialisation, la chose n'est pas derechef en train d'échapper au mot.

La « volonté de vivre ensemble », prise en étai entre la logique du

marché et celle du ghetto, entre la poussée individualiste d'un côté et la tendance au repli communautaristes de l'autre, apparaît certes plus fragile que jamais. Mais Pierre Bouvier se refuse à un diagnostic trop pessimiste, l'originalité de sa perspective consistant à scruter le monde des exclus pour établir dans quelle mesure il ne serait pas, lui aussi, porteur de valeurs à même de « tramer du lien ». Et d'évoquer longuement l'exemple très concret des repas de quartiers ou des squats. Pour peu qu'on étudie de près les rites et la culture de ces regroupements alternatifs, plus ou moins fortuits et circonstanciés, mais toujours volontaires, il ressort que ces « nous autres », hors institution, suscitent souvent des affinités actives. Ainsi dans les « squats » (squats d'artistes), ces lieux illégalement occupés par des peintres ou des sculpteurs, eux-mêmes d'origines fort diverses, où se côtoient créateurs et sans-abris, visiteurs et voisins. Dès lors, remarque-t-il, un double mouvement s'instaure, provoquant « en interne de la similitude, du partage symbolique », mais aussi, en sens inverse, « de la différence vis-à-vis de l'extérieur ». En cela, ces mises en scènes pourraient bien se révéler aptes à désamorcer certaines atteintes portées au lien social. Même si, admet Pierre Bouvier, elles « relèvent plus d'une "échappée belle" que d'une alternative consolidée ».

Alexandra Laignel-Lavastine

ZOOM



■ ÉCRITS SUR LA VIE INTÉRIÈRE,

de Madame Guyon

La littérature mystique n'a pas pour but premier de donner à l'auteur un statut d'artiste ou d'écrivain. Son projet est d'enseigner, d'édifier, de démontrer l'efficacité de certaines voies d'accès au divin. Le ton peut être docte, savant, solennel ou encore poétique... Chez Madame Guyon (1648-1717), l'une des innombrables figures de la spiritualité française du XVII^e siècle, il est simple et familier, effusif, voué à la transmission. Jeanne Marie Bouvier de la Motte, fille de riche bourgeois de Blois, resta à l'écart des ordres religieux. Veuve à 28 ans, mère de cinq enfants (dont deux morts en couches), inspirée par la pensée de saint François de Sales et de Jeanne de Chantal, proche de Fénelon qui fera beaucoup pour la diffusion de sa pensée, elle sera l'une des protagonistes de la querelle du quietisme et à ce titre privée de liberté plusieurs années. Commentatrice de la Bible, auteur des *Torrents spirituels* et de très nombreux autres écrits mystiques (plusieurs titres chez l'éditeur de Grenoble, Jérôme Millon), Madame Guyon publia à la fin de sa vie des *Discours chrétiens et spirituels sur divers sujets*... Le présent volume, préparé par Dominique et Muriel Tronc est un choix de ces derniers écrits.

P. K.

Ed. Arfuyen, « Les Carnets spirituels », 196 p., 18,50 €.

■ ENTRETIENS FAMILIERS AVEC DIEU, de l'Anonyme de Guebwiller

Le manuscrit de ce livre fut découvert voici deux ans dans une maison de Guebwiller en Alsace. Écrit au XVIII^e siècle, probablement vers 1750, le texte de cet anonyme est une sorte de journal spirituel, ou d'autobiographie, porté par l'élan de la prière d'action de grâces. Fraîcheur, bon sens et sagesse populaire se conjuguent dans ce dialogue avec Dieu, enrichi par l'esprit de discernement et celui de compassion.

P. K.

Ed. Arfuyen, « Les Carnets spirituels », 124 p., 14 €.
Dans la même excellente collection, signalons un autre titre récent : *Les Douze Degrés du silence*, de Marie-Aimée de Jésus (carmélite, 1839-1874), avec une préface d'Edith Stein (154 p., 16 €).

Humanités perdues

Jean-Claude Milner et Henri Pena-Ruiz pointent les dangers de « l'idéologie de l'évaluation »

LA POLITIQUE DES CHOSES
de Jean-Claude Milner,
éd. Navarin, 64 p., 10 €.

QU'EST-CE QUE L'ÉCOLE ?
d'Henri Pena-Ruiz,
Gallimard, « Folio actuel »
224 p., 4,70 €. Inédit

À u premier abord, le mot « évaluation » ne sent pas vraiment le souffre. Entre procédure bureaucratique et dispositif épistémologique, il semble désigner un lieu plutôt calme, où s'accumulent notes administratives, expertises économiques et données statistiques. Voici pourtant quelques années déjà que ce mot-là met le feu aux poudres, un peu partout : au sein des salles de professeurs, par exemple. Ou encore dans les cabinets de psychanalystes.

Sur ce dernier point, d'abord, voyez le bref libelle signé Jean-Claude Milner. Tirant ses leçons de la polémique déclenchée, en 2003, par le vote du fameux « amendement Accoyer » (visant à réglementer le champ de la santé mentale), le linguiste confie : « On apprit à cette occasion ce que l'étourderie des uns

et la duplicité des autres avaient laissé dans l'ombre : l'évaluation n'est pas un mot, mais un mot d'ordre. » Avec l'ironie glacée et l'impeccable férocité qui distinguent son écriture, Milner décrit une « idéologie de l'évaluation » qui viserait à pénétrer jusqu'au plus intime des consciences individuelles, là où la politique des hommes céderait enfin la place au pur et simple gouvernement des choses. « Dans ce monde éteint, l'évaluation régnera... ».

De ce vaste mouvement classificateur, les divans de « psys » ne furent pourtant pas les premiers objets. Avant eux, prisons, hôpitaux ou musées ont été méthodiquement sondés. L'école, aussi, et peut-être surtout, ajoute Milner, naguère auteur d'un essai fameux sur le sujet (*De l'école*, Seuil, 1984), et qui tient maintenant à préciser : « Depuis plus d'un demi-siècle, les experts en pédagogie (...) ont suggéré aux décideurs une recette propre à domestiquer ceux qui savent : les évaluer, continuellement, sans relâche, non pas en fonction de ce qu'ils savent, mais en fonction de ce que nul ne sait et ne peut savoir, et notamment pas les décideurs... ».

Evaluation = infantilisation = domestication : cette même formule se trouve également posée par le philosophe Henri Pena-Ruiz, ex-membre de la commission Stasi sur la laïcité, dans un nouveau plaidoyer en défense de l'institution scolaire et de sa tradition républicaine. Faisant retour sur les origines doctrinales (Aristote, Condorcet, Rousseau...) d'un idéal citoyen où l'école doit demeurer un sanctuaire protégé des vents mauvais, et où l'instruction consiste moins à accumuler des connaissances qu'à produire une « rupture émancipatrice, [une] déliaison radicale par rapport aux déterminismes sociaux », il réaffirme la valeur intacte de ce modèle aujourd'hui.

« ÉDUCATION À LA LIBERTÉ »

Dénonçant le « procès lancinant » d'une école républicaine rendue responsable de tous les maux, il souligne qu'elle est au contraire l'une des premières victimes des inégalités et des discriminations qui rongent la collectivité. Face aux pédagogues qui voudraient prendre prétexte de cette crise pour aligner les programmes sur les deman-

des de la société civile et les impératifs de la globalisation marchande, Pena-Ruiz réaffirme que l'élève ne saurait être assimilé à un vulgaire « usager », ni le professeur à un « prestataire de service », dont l'obsession chimérique se nommerait « employabilité ».

Pour le philosophe, l'objectif crucial doit donc demeurer « l'éducation à la liberté ». Aussi le devoir de tout enseignant digne de ce nom serait-il de refuser que les logiques de rentabilité s'étendent à la transmission du savoir lui-même. Où l'on retrouve, sous la plume de Pena-Ruiz, les spectres de l'évaluation : « La fièvre du résultat tangible va de pair avec une inflation sans mesure de la logique de l'évaluation. Tout semble s'apprécier à l'aune de la seule performance (...). Le réalisme dérive en conformisme, et la platitude lasse de vies sans horizon produit un inévitable désenchantement du monde... ».

J. Bi.

★ D'Henri Pena-Ruiz, signalons également la parution de *Grandes légendes de la pensée*, Flammarion/France-Culture, 192 p., 13 €.

André Gorz ou la conversion morale d'un exilé

LE TRAÎTRE
suivi de **VEILLISSEMENT**
d'André Gorz.
Gallimard, « Folio essai »,
412 p., 6,80 €.

Certains livres peuvent avoir plusieurs vies. *Le Traître* est un de ceux-là. Cet essai autobiographique de 1958 est un livre étonnant par son style et par sa genèse. En 1939, juste après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, l'adolescent qui deviendra André Gorz est envoyé en Suisse. De père juif, sa mère catholique décide de le mettre à l'abri dans une pension près de Zurich. Il vit cette séparation dans une « irrémédiable solitude ». Cet éloignement ranime en lui le sentiment d'un exil intérieur dont il n'avait jusqu'ici pas vraiment pris la mesure. Sa condition de « métis inauthentique » le pousse dans une recherche éperdue du

sens de son existence. Il tente alors de s'évader par une réflexion abstraite sur sa propre condition. *L'Être et le Néant* de Sartre agira sur lui comme un déclencheur de sa « conversion morale ».

Fin 1945, à 22 ans, il entreprend l'écriture d'un traité de philosophie. « Il lui fallait fonder une théorie de l'aliénation et une morale (...), expliquer pourquoi les individus peuvent être mutilés dans leurs possibilités et supporter leur mutilation (1). » Son initiative coïncide avec un premier échange avec Sartre (« Morel » dans *Le Traître*), venu tenir une conférence à Genève. Mille cinq cent pages plus tard, il présente à Morel le fruit de son travail. Sartre, absorbé par l'écriture de sa *Critique de la raison dialectique*, n'y prête qu'une attention distraite. Parce qu'il avait anticipé son échec, il s'investit alors dans l'écriture d'un essai autobiographique.

Que cherche l'apprenti philosophe à travers cette autoanalyse existentielle ? Il cherche à « inventer une activité qui ramasse sa "diaspora" singulière et ramène ses membres épars dans une nouvelle patrie ». A tâtons, il s'est forgé une méthode : par des allers-retours incessants entre son passé et sa condition présente, il fait progresser sa pensée et en extrait une synthèse théorique en s'appuyant sur les écrits existentialistes, la psychanalyse et l'œuvre de Marx. Résultat : *Le Traître*, ce livre inclassable et fascinant qui sera publié avec un avant-propos élogieux de Sartre. Gorz est né et c'est son « maître » qui l'annonce : « L'intelligence de Gorz frappe dès le premier coup d'œil : c'est une des plus agiles et des plus aiguës que je connaisse », écrit Sartre. *Le Traître ne prétend pas nous raconter l'histoire d'un converti ; il est la conversion elle-même. »*

Gorz est face à son destin d'écrivain. Le comprend-il vraiment ? Le succès du *Traître* est en tout cas immense. Il a changé la vie de ce « besogneux minable ». Un article paru en 1961 dans *Les Temps modernes* est ajouté à la présente réédition dans une version raccourcie. Gorz y démontre que le vieillissement d'un homme est d'abord « social ». Nous vieillissons parce que les recommencements nous sont progressivement de moins en moins possibles et que notre passé devient toujours plus la préfiguration de notre avenir. Cette réédition est une belle occasion pour aborder l'œuvre de Gorz et méditer le témoignage adressé à chacun d'entre nous dans son ouvrage pionnier.

Christophe Fourel

(1) Ce traité sera finalement publié en 1977 sous le titre de *Fondement pour une morale* (éd. Gallée).

Atlas du merveilleux



Le Pré aux clercs publie le premier volume d'une encyclopédie qui projette de faire l'état des lieux d'un genre méconnu en France

L'ENCYCLOPÉDIE DU MERVEILLEUX
Tome 1 : Des Peuples de la Lumière
d'Edouard Brasey.
Le Pré aux clercs 136 p., 28 €.

Réenchâter le monde : cette formule, empruntée à l'avant-propos, intitulé « Il était une fois le merveilleux », de cette encyclopédie, pourrait bien définir mieux qu'un long discours l'entreprise engagée ici et qui devrait se poursuivre sur plusieurs tomes. Directeur des éditions du Pré aux clercs, qui publie une ambitieuse collection de « fantasy » (Robert Holdstock, Pierre Pevel), Jean-Louis Fejtaine est à l'origine de l'entreprise justement. Auteur lui-même de plusieurs romans de fantasy qui lui ont valu le prix Imaginales, il aurait bien aimé trouver l'équivalent français d'ouvrages anglo-saxons comme *A Field Guide to the Little People*, de Nancy Arrowsmith et George Morse, *A Dictionary of Fairies*, de Katherine Briggs ou *The Illustrated Encyclopedia of Faeries*, d'Anna Franklin (qui vient d'être rééditée en paperback chez Paper Tiger).

« Il existait, en France, soit des études universitaires très poussées sur les mythologies et les peuples du merveilleux, comme celles de Claude Lecouteux chez Imago, soit des ouvrages de conteurs, comme les encyclopédies de Pierre Dubois chez Hoëbeke, qui revisite le folklore mais pour en nourrir une démarche personnelle. Il n'existait pas d'ouvrage médian, qui fasse un état des lieux, qui dresse un répertoire du merveilleux "occidental" et en détaille tous les aspects. »

Après avoir songé d'abord à un ouvrage collectif, Jean-Louis Fejtaine en a confié la rédaction à Edouard Brasey, auteur chez Pygmalion de plusieurs livres consacrés aux peuples du merveilleux (« Fées et elfes », « Nains et gnomes », « Géants et dragons », etc.) et d'un joli petit album, *Le Guide du chasseur de fées*, au Pré aux clercs.

Ce dernier partageait avec Jean-Louis Fejtaine une même conception de cette *Encyclopédie du merveilleux* qui devait s'adresser à la fois aux curieux s'intéressant au folklore et aux mythologies – en un mot à l'imaginaire occidental, qui inclut, bien sûr, les *Contes des Mille et Une Nuits* – et aux lecteurs des romans de fantasy moderne, qui puisent souvent leurs racines dans le même terreau du légendaire. « Tolkien a créé avec la Terre du Milieu un monde qui n'appartient qu'à lui, mais il a emprunté au légendaire celtique et nous avons indiqué, par exemple, l'origine des elfes et des orques qu'il a mis en scène. »



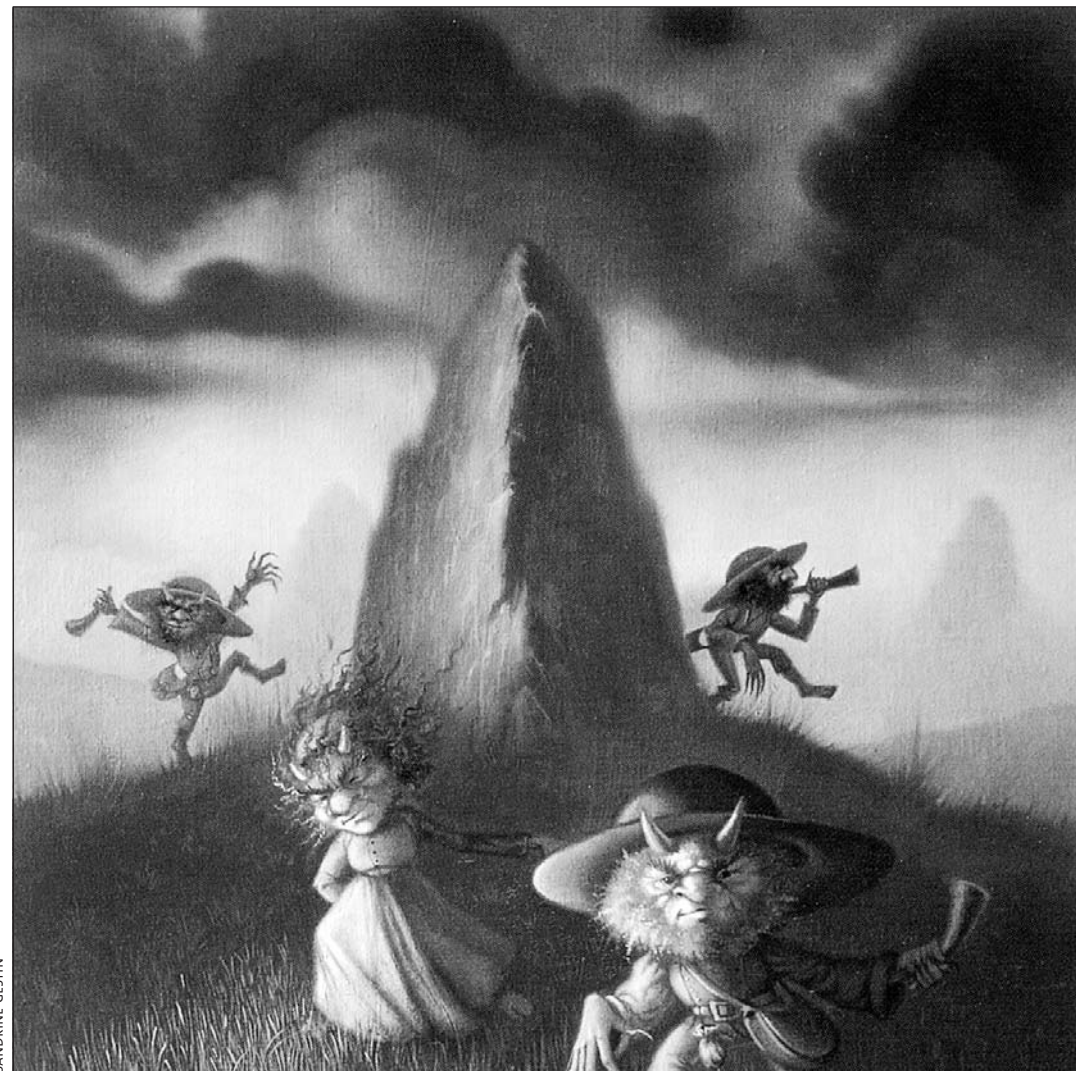
Le premier travail d'Edouard Brasey a été d'organiser la vaste matière dont il avait la charge. Pour le premier volume dédié aux « peuples de la lumière », il s'est inspiré de la classification des éléments de Paracelse et répertorie les peuples de l'air, de l'eau, de la terre, de la forêt et des collines. Il y traite donc des anges, des fées, des lutins, des elfes, des nains, des djinns, des nymphes, des sirènes, des stryges, des dryades, des vouivres et autres, en essayant d'être exhaustif sur les personnages légendaires les plus connus. Il avertit fort justement

que « les créatures de Féerie ne sont jamais totalement bonnes ni totalement méchantes ; elles n'ont aucune notion de notre morale humaine et affichent souvent des visages paradoxaux ». Ce que le lecteur pourra vérifier à loisir par la grâce de quelques anecdotes recueillies aux meilleures sources.

Le second volume, voué au « Bestiaire fantastique », comprendra des chapitres sur les dragons et serpents merveilleux, sur les animaux sorciers, les montures fabuleuses. Le troisième aux peuples de l'ombre.

D'autres volumes devraient compléter l'ensemble, consacrés aux héros (Merlin, Arthur, Siegfried), aux lieux (Camelot, Avalon), aux objets (les trésors, les épées, le Graal). Jean-Louis Fejtaine envisage même un sixième volume dédié aux auteurs du merveilleux, si l'encyclopédie reçoit l'accueil public qu'il espère.

Le moment semble propice. L'engouement actuel pour les univers féériques et les quêtes initiatiques qui se manifeste dans la vogue impressionnante de la fantasy littéraire, cinématographique ou ludique, mais aussi la résurgence éditoriale du merveilleux populaire – aux éditions Terre de Brume, chez Omnibus (Sébillot, Seignolle) ou Corti – place l'entreprise sous des auspices favorables. Elle jouit d'ailleurs d'un atout considérable. La présentation de ce premier volume est en effet somptueuse. « C'est une question de respect par rapport au sujet. Le merveilleux mérite de trouver un public plus large en France, où l'on manifeste un certain dédain pour notre propre folklore. Il fallait que l'aspect visuel soit à la hauteur de ce patrimoine mondial d'une grande diversité qu'est le mer-



veilleux », déclare Jean-Louis Fejtaine. Le résultat est à la hauteur des intentions, grâce au choix de Sandrine Gestin, peintre et illustratrice, qui est sans aucun doute l'artiste la plus à même d'investir le territoire féérique. Son intervention donne une certaine unité à une iconographie abondante qui recourt à des représentations graphiques et picturales d'origines très diverses : gravures anciennes, « *fairies* » de peintres comme Edward Robert, John Atkinson Grimshaw ou Eleanor Foterscue-Brickdale. Grâce également à un très beau travail de

conception graphique qui met bien en valeur textes et images.

Edouard Brasey note que la croyance au merveilleux est encore très vivace dans les pays celtes, qu'on continue en Irlande et en Ecosse le rite de l'offrande nocturne au petit peuple et que, dans les jardins anglais, on garde encore bien souvent un petit arpent sauvage pour les fées...

Les éditions du Pré aux clercs ont également fait paraître la traduction française d'un bel album anglais de Beatrice Phillpotts, *Les Fées du jardin* (96 p., 20 €). Après

une première partie où l'auteur explore les liens que les fées entretiennent avec la nature, l'album comporte un herbier magique décliné par saisons et espèces, de la primevère au perce-neige. Une troisième partie donne des indications pratiques pour concevoir un jardin féérique. Et notamment, grâce aux précisions du grand William Shakespeare, comment réaliser le boudoir fleuri de la reine Titania. Réenchâter le monde ! Pourquoi ne pas commencer par réenchâter le jardin ?

Jacques Baudou

Au cœur du cauchemar génétique

LES DIABLES BLANCS
de Paul McAuley.
Traduit de l'anglais
par Bernard Sigaud.
Robert Laffont, « Ailleurs
et demain », 574 p., 22 €.

LES SCARIFIÉS
de China Miéville.
Traduit de l'anglais
par Nathalie Mège.
Fleuve noir, « Rendez-vous
ailleurs », 504 p., 25 €.

On attendait depuis quelque temps le grand roman de science-fiction qui traiterait des manipulations génétiques. Il semble bien que, avec *Les Diables blancs*, Paul McAuley nous l'ait donné.

Il imagine une Afrique où les multinationales règnent en développant une forme de néocolonialisme paré de vertus morales et écologiques, où des firmes de génétique soucieuses de ne pas voir brider leurs travaux par des considérations éthiques se sont installées, où les Etats-Unis, en menant la guerre contre le bioterrorisme, ont provoqué une catastrophe écologique, où

la situation politique est toujours aussi instable. C'est justement en allant enquêter sur un massacre de civils pour le compte d'une organisation caritative que Nicholas Hyde échappe de peu à une embuscade dans laquelle ses compagnons sont tués. Mais les agresseurs n'appartiennent pas aux forces rebelles : ce sont des « diables blancs », une espèce animale inconnue, présentant des comportements inhabituels, dont un spécimen est ramené en hélicoptère à Brazzaville.

Les autorités attribuent officiellement l'attaque de l'expédition aux guérilleros adverses et font en sorte que rien ne filtre. Persuadé que ce black-out est organisé par une biologiste, cadre supérieure chez Obligate, la multinationale qui dirige en fait le Congo, et qui a travaillé jadis sur un projet spectaculaire d'ingénierie génétique, Nicholas Hyde va entreprendre un périple halluciné sur un très conradien cœur des ténèbres, à la recherche du père des « diables blancs », un scientifique dévoyé dans la lignée de Frankenstein ou du docteur Moreau. « *Thriller sur les conséquences possibles d'une mauvaise utilisation des*

biotechnologies », selon l'expression de son auteur (1), *Les Diables blancs* est un formidable roman de mise en garde.

Dans *Les Scarifiés*, China Miéville retrouve le monde déjà exploré dans *Perdido Street Station*, mais c'est pour nous entraîner loin de la Nouvelle Crozubon, aux basques d'une jeune femme, Bellis, qui fuit la métropole et ses dangers. Le navire à bord duquel elle a pris place est attaqué par des pirates, emmené jusqu'à une hétéroclite ville flottante, Armada, gouvernée par deux seigneurs aux cicatrices parallèles, les Amants. Prisonnière de la cité pirate, Bellis va être mêlée de près à une étonnante navigation fantastique.

Dans cet extravagant roman d'aventures maritimes, China Miéville fait preuve d'une imagination aussi riche que dans *Perdido Street Station*, d'une écriture aussi travaillée, d'une construction aussi proliférante et maîtrisée, de sa faculté à camper des personnages d'exception. Mais il convainc moins...

J. Ba.

(1) Dans le n° 38 de la revue anglaise *Crime Time* (2004).

ZOOM



■ **MA FEMME EST UNE SORCIÈRE**, de Thorne Smith
Voilà un roman d'une espèce rare : une comédie fantastique, signée du maître du genre, Thorne Smith,

auteur américain dont le *Topper* – une hilarante *ghost story* – connut à Hollywood une certaine fortune. Ainsi d'ailleurs que ce roman, publié posthument et achevé par Norman Matson, qui fut porté à l'écran par René Clair. Ici, M. Wallace Woolly, « nabab de banlieue » quadragénaire, sauve de l'incendie d'un hôtel une jeune femme nue qu'il épouse. Il découvre peu après

qu'elle est une sorcière et trouve refuge dans les bras de sa secrétaire. Ce qui n'est pas du goût de sa femme : chassée par son mari, elle se venge d'une malédiction qui le conduira à des situations toutes plus embarrassantes les unes que les autres. Le final culmine dans une scène de tribunal d'anthologie. Le lecteur, embarqué dans une intrigue frappée au coin de la folie douce, savourera à leur juste valeur des phrases comme « *C'est venu tout naturellement* » ou « *Pour autant que nous le sachions, les mariages sont décidés aux cieux par une divinité dotée d'un sens de l'humour très à froid.* »

J. Ba.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne-Sylvie Homassel, Terre de Brume, « Terres fantastiques », 256 p., 18 €.

■ **LE DERNIER GARDIEN DES RÊVES (Les guerriers de l'éternité, tome 1)**, de John C Wright

Que se passerait-il si Galen Waylock, chargé de veiller sur le passage entre notre monde et celui des rêves, et d'empêcher l'irruption des peuples de celui-ci, quittait son poste pour une démarche inopportune ? C'est ce que conte ce roman qui provoque chez son lecteur des sentiments variés : agacé par l'impression d'une intrigue trop touffue, fasciné par l'originalité de cette dernière, ébloui par la maîtrise narrative déployée. Mais l'impression générale est favorable : ce roman imparfait mais ambitieux augure bien cette nouvelle collection.

J. Ba.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Pierre Pugi, Calmann-Lévy 268 p., 20,50 €.

Sakharov, héros de la liberté

Richard Laurie propose une biographie empathique de ce scientifique devenu le plus célèbre de tous les dissidents soviétiques

SAKHAROV
une biographie
de Richard Laurie.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Sylvie Finkelstein,
éd. Noir sur Blanc, 528 p., 25 €.

La première chose qui frappait chez Sakharov, c'était le sourire « doux, enfantin et confiant qui ne le quittait pratiquement jamais ». Une de ses camarades à l'Académie des sciences l'avait déjà remarqué dans les années 1940, alors que les deux étudiants lavaient les carreaux de la célèbre institution. Ce sourire, il l'avait encore quand il travaillait à la fabrication de la bombe thermonucléaire soviétique dans une base secrète de l'Oural, quand il recevait dans son petit appartement de Moscou tout ce qui appartenait au monde de la dissidence et des minorités opprimées d'URSS, ou quand il sommait Gorbatchev de renoncer au monopole du Parti communiste.

C'est ce destin hors du commun que raconte avec force détails l'universitaire et journaliste américain Richard Laurie. Comment un scientifique brillant, « complètement loyal envers l'idéologie officielle », est-il devenu le symbole de la lutte pour les droits de l'homme

d'abord dans l'Union soviétique figée dans la gérontocratie brejnévienne puis à l'époque de la perestroïka gorbatchévienne ?

Andreï Dimitrievitch Sakharov est né le 21 mai 1921 dans une famille « de très haut niveau intellectuel », dira sa première femme, qui se sentait un peu à l'écart. Son père était lui-même physicien, ami du célèbre professeur Igor Tamm, spécialiste de physique nucléaire. Il entre dans le laboratoire de ce dernier et dès le lendemain de la guerre il est remarqué par les autorités, qui travaillent à la production d'une bombe à hydrogène pour rattraper et surpasser les Etats-Unis. Sakharov passe plusieurs années à Arzamas-16, près d'une ville qui a disparu des cartes de géographie, dans ce qu'on appelait simplement l'Installation. Le 13 août 1953, le premier essai d'une bombe thermonucléaire soviétique est une réussite.

DOUTES ET PROTESTATIONS

Ce succès permet à Sakharov d'améliorer l'ordinaire de sa famille, restée à Moscou. Il reçoit un appartement de trois pièces, ce qui fait dire à un de ses collègues que c'est « le premier usage de l'énergie thermonucléaire à des fins pacifiques ». A 32 ans, Andreï Dimi-

trievitch devient le plus jeune académicien de l'histoire et il garde ce titre toute sa vie, même quand la répression du KGB s'abat sur lui et ses proches.

Richard Laurie ne se contente pas de raconter la vie d'un homme qui commence à avoir des doutes sur la finalité de son travail et son environnement politique. Il attire une attention minutieuse à la situation de l'Union soviétique dans laquelle évolue son héros. Les premiers accrochages entre Sakharov et les dirigeants soviétiques sont provoqués par les interrogations que suscitent chez nombre de scientifiques les conséquences humaines de l'arme atomique. Sakharov s'oppose à Khrouchtchev sur la poursuite des essais nucléaires. Le secrétaire général le décore pourtant lui-même de sa troisième médaille de héros du travail socialiste.

Ses doutes dépassent peu à peu les limites de son activité scientifique. En 1962, il proteste contre la condamnation à mort d'un vieil homme qui a contrefait quelques pièces. Le ministre de la justice lui répond avec déférence... que le coupable a déjà été exécuté. Ce n'est qu'un premier pas, suivi de signatures de pétition contre la réstalinisation et les emprisonnements arbi-



Manifestation à Moscou en hommage à Sakharov

traires ou la participation à la manifestation silencieuse, le 5 décembre, autour de la statue de Pouchkine à Moscou, où se retrouvent tous les ans l'intelligentsia contestataire.

Les sanctions ne se font pas attendre. Sakharov perd la direction de son département de physique et son salaire est réduit de 45 %. Son statut d'académicien est un rempart contre des mesures plus draconiennes jusqu'à ce jour de janvier 1980 où il est envoyé en exil à Gorki, une ville interdite aux étrangers, pour avoir protesté

contre l'invasion soviétique de l'Afghanistan.

Mikhaïl Gorbatchev le « libère » six ans plus tard. Sakharov deviendra un des principaux contradicteurs du dernier président de l'URSS. Dans le Congrès des députés élus par un système semi-démocratique, il proteste contre la répression des nationalités et réclame avec véhémence une accélération de la perestroïka. Il meurt le 14 décembre 1989, quelques jours après une dernière altercation avec Gorbatchev.

Dans le rapport sur l'académicien, le KGB notait en 1971 : « Rencontrant régulièrement des individus antisoviétiques et des malades mentaux, Sakharov voit le monde qui l'entoure de leur point de vue. » Richard Laurie regarde avec tendresse cet homme au sourire timide et aux yeux clairs qui était assez fou pour s'extraire du carcan des honneurs soviétiques et pour revendiquer pour tous les peuples de l'empire, les Russes y compris, le droit à la liberté.

Daniel Vernet

Au temps du chaos

Deux études sur la guerre civile russe (1917-1922)

LA GUERRE CIVILE RUSSE (1917-1922)
Armées paysannes rouges, blanches et vertes
de Jean-Jacques Marie
Autrement, « Mémoires », 276 p., 19 €.

CRONSTADT
de Jean-Jacques Marie
Fayard, 494 p., 23 €.

En s'emparant du palais d'hiver de Petrograd, dans la nuit du 25 octobre 1917, les bolcheviks ne pouvaient ignorer la prophétie formulée par Lénine un an plus tôt : « Quiconque reconnaît la guerre de classes doit reconnaître la guerre civile, qui dans toute société de classes représente la continuation, le développement et l'accentuation naturels de la guerre de classes. » Ils ne savaient pas, toutefois, qu'il leur faudrait plus de quatre ans pour venir à bout de leurs adversaires et contrôler la Russie.

A quelques mois d'intervalle, Jean-Jacques Marie publie deux études sur cette période de l'histoire soviétique qui n'est pas la plus visitée par les historiens. Avec *La Guerre civile russe*, il signe un récit circonstancié de ces années qui laisseront le pays « totalement ruiné, exsangue, épuisé [et] affamé ». La parole est souvent donnée aux témoins : l'ouvrage y gagne en « choses vues », mais au détriment d'une vue d'ensemble permettant de se repérer dans ce « kaléidoscope de charges de cavalerie sabre au clair, de trains blindés, de canonnades, d'exécutions d'otages et de prisonniers ».

Loin des principaux foyers de la guerre civile, la révolte en mars 1921 des marins de Cronstadt, petite île de la Baltique située au fond du golfe de Finlande, a valeur d'exemple. Sa répression par les bolcheviks est souvent présentée comme le symbole d'une révolution dévorant ses propres fils. Chronique

détaillée de la mutinerie, rappel opportun de ses prodromes, mise à plat historiographique, réévaluation – à la baisse – de l'ampleur de la répression, le Cronstadt de Marie combat aussi quelques idées reçues. Comme « la vision d'un Cronstadt soulevé massivement par l'enthousiasme révolutionnaire ». « Une légende complaisante », note l'historien, sensible aux dissensions qui minent la garnison et sévère pour le programme imprécis des insurgés.

Paradoxe révolte de Cronstadt : « Lénine va la liquider par les armes tout en cédant partiellement à ses demandes. » Partiellement, en effet, puisque le pouvoir concède une « nouvelle politique économique » (NEP) tout en muselant toute opposition politique. Symbole de la guerre civile, la révolte de Cronstadt en précipite donc le dénouement, marquant ainsi un « véritable tournant dans l'histoire de la Russie soviétique ».

Th. W.

ZOOM



■ **L'EMPIRE D'EURASIE**, d'Hélène Carrère d'Encausse
Avec son talent de narratrice, Hélène Carrère d'Encausse retrace l'histoire

russe depuis la principauté de Moscou en lutte contre la Horde d'or jusqu'au démantèlement de l'Union soviétique. La création de cette vaste entité multiethnique, multiconfessionnelle, qui dans son extension maximale s'est étirée de l'Elbe au Pacifique, a demandé trois siècles, avec des pseudopodes s'élançant dans toutes les directions, à l'est vers les steppes de l'Asie centrale et de la Sibérie, au sud dans le Caucase, à l'ouest avec les « démocraties populaires » créées après la seconde guerre mondiale. L'expression « Eurasie » définit, pour la Russie, « les deux pôles de son destin », écrit l'historienne. L'idéologie eurasiennne est née au début du XX^e siècle pour souligner la nature particulière de cet empire et elle est ressuscitée de temps en temps par les nationalistes russes. Après la chute du communisme, les Russes se sont débarrassés de leurs possessions périphériques, pour

STALINE
La Cour du tsar rouge
(Stalin. The Court of the Red Tsar)
de Simon Sebag Montefiore.
Traduit de l'anglais
par Florence La Bruyère
et Antonina Roubichou-Stretz.
Ed. des Syrtes, 800 p., 29,50 €.

Imaginons Suénone au Kremlin, exhumant les archives et s'entretenant avec les derniers témoins de l'époque stalinienne, à l'affût d'anecdotes scabreuses sur le maître des lieux et ses lieutenants. C'est dans cette tradition que s'inscrit l'ouvrage du journaliste britannique Simon Sebag Montefiore, mené avec brio et érudition, quoi qu'on puisse penser du parti pris consistant à attribuer une prééminence absolue aux petites histoires des grands de ce monde.

De quoi s'agit-il au juste ? Certainement pas, on l'aura compris, d'une étude académique sur le fonctionnement du régime stalinien ni d'une chronique des grands événements. Ici, la collectivisation, les purges et la « grande guerre patriotique » ne constituent que la toile de fond d'un drame qui se joue derrière les murailles du Kremlin. L'ouvrage n'est pas, non plus, une énième biographie de Staline. Le récit ne commence

véritablement qu'en novembre 1932 avec le suicide de la First Lady, Nadia, et se clôt à la mort du dictateur, le 5 mars 1953, au terme d'une agonie relatée dans ses moindres détails. Dans l'intervalle, le « provincial mal dégrossi » devenu maître de l'URSS nous est montré sous toutes les coutures : en jardinier averti, en chasseur de perdrix, en amphitryon accort et potache, en cinéphile et en lecteur éclectique. On le surprend déclamant de la poésie géorgienne et dévorant des romans de Zola, même si le qualificatif d'« intellectuel » qui lui est accolé est à coup sûr exagéré.

« SINISTRES FLAGORNEURS »

Cœur du récit, Staline n'en est pourtant pas l'unique protagoniste. Là réside l'intérêt de cette « chronique de cour ». Jamais n'ont été brossés portraits aussi intimes des hommes forts du régime. Montefiore, pour la première fois, parvient à donner vie à ces « sinistres flagorneurs moustachus des photographies en noir et blanc », qui formaient une « famille incestueuse » faite de « liaisons amoureuses partagées ». Le recours à la physiognomie vire au systématique, les explications psychologiques sont parfois hasardeuses, mais la peinture a le mérite d'être vivante. On fait la connaissance d'un Vorochilov

moqué pour sa coquetterie, d'un Kaganovitch frappant ses subordonnés avec un marteau, d'un Jdanov au savoir encyclopédique. Surtout, on découvre avec effroi les exploits des chefs successifs du NKVD. Collectionneur de gadgets érotiques, Iagoda gardait comme de précieuses reliques les balles qui avaient tué Kamenev et Zinoviev, ces bolcheviks historiques victimes des purges de 1936. « Vampire » érotomane, Ejov partageait ses nuits entre les chambres à coucher de ses amants et maîtresses, et les chambres de torture de la Loubianka. A propos de Beria, ce footballeur passionné de westerns qui porta le goulag et la terreur à leur apogée, on en sait assez pour comprendre pourquoi Staline l'appelait « notre Himmler »...

Simple recueil de commérages ? Ce serait oublier que les orgies nocturnes d'où ces individus s'éclipsaient de temps à autre pour vomir tenaient aussi lieu de conseils des ministres ; que certaines de ces buveries eurent pour cadre Téhéran, Yalta et Potsdam, et pour hôtes de passage le premier ministre britannique et le président des Etats-Unis ; que, plus d'une fois, le destin du peuple soviétique et l'avenir du monde furent scellés entre une vodka et un fox-trot...

Thomas Wieder

que revive la Russie. Mais elle reste sinon un empire, du moins une fédération de peuples divers, dont certains réclament leur indépendance, parfois les armes à la main. La Russie n'est pas au bout de son chemin, pour devenir une « République impériale ».

D.V.

■ **LE CRI DE LA TAÏGA**, d'Aron Gabor
Le texte est terrible, le témoignage majeur. Le journaliste hongrois Aron Gabor, correspondant sur le front russe durant la guerre, publie dès 1945 un témoignage, *Au-delà de la ligne Staline*, qui lui vaut, tout secrétaire général de la Croix-Rouge hongroise qu'il soit, d'être arrêté, condamné à mort, puis déporté au Goulag en Sibérie. Zek cinq ans, puis relégué – ce dont les 2^e et 3^e parties de l'ouvrage témoignent –, il pourra regagner la Hongrie en 1960 au terme d'une véritable odyssée. Asphyxié par le mensonge communiste, il se fixe à Munich, où il rédige ce témoignage implacable, publié en hongrois et à compte d'auteur dès 1967-1968. Trop tôt sans doute. Il meurt anonyme en 1982, à 71 ans. Cette traduction tardive lui rend un juste hommage.

Ph.-J. C.
Traduit du hongrois par Mathias Kolos, préface de Stéphane Courtois, Le Rocher, « Démocratie ou totalitarisme », 704 p., 23,90 €.

■ **GOULAG. Une histoire**, d'Anne Appelbaum

On ne sait qu'admirer le plus de l'audace de la synthèse proposée ou de l'ampleur de la documentation consultée ou établie – entretiens et recueil de témoignages directs – par la jeune historienne américaine sur l'univers concentrationnaire de l'ère soviétique. Né au lendemain même de la révolution d'Octobre et condamné seulement avec la glasnost gorbatchévienne (Sakharov est libéré en 1986), le phénomène du goulag est envisagé dans ses dimensions historiques, géographiques et économiques. Sociologiques aussi. Sans que l'ouvrage soit jamais aride, grâce à la force des voix qu'on y entend sans masque. Impressionnant (*Lire « Le Monde 2 » du 8 octobre*).

Ph.-J. C.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre-Emmanuel Dauzat, Grasset, 736 p., 27 €.

■ **CHOSTAKOVITCH ET STALINE.**

L'artiste et le tsar, de Solomon Volkov
Volkov a connu Dmitri Chostakovitch (1905-1976) et nombre des acteurs culturels qui peuplent cette fresque vivante et informée décodant les rapports complexes, pervers souvent, entre le pouvoir, l'intelligentsia et les artistes sous l'ère stalinienne. Campant Chos-

takovitch comme un nouveau Pouchkine, Volkov croque bourreaux et victimes sans aménité ni vaine caricature. Une gageure qui lui permet de réserver la figure du grotesque à l'analyse d'une forme de résistance au totalitarisme, dans le sillage de Gogol, où Mikhaïl Bakhtine, spécialiste de la culture populaire et de Rabelais, rejoint le compositeur du *Nez*.

Ph.-J. C.
Traduit du russe et annoté par Anne-Marie Tatis-Botton, Le Rocher, 360 p., 22,90 €.

■ **MICRO-HISTOIRE DE LA GRANDE**

TERREUR. La fabrique de la culpabilité à l'ère stalinienne, de Pavel Chinsky
Auteur d'un *Staline. Archives inédites 1926-1936* (éd. Berg International, 2001), Pavel Chinsky a choisi la monographie pour donner à comprendre autrement la logique des purges des années 1930. Le cas retenu est de fait aussi exemplaire que singulier. Israël Savelievitch Vizelsky (1893-1941), membre du Parti et cadre de l'industrie, est arrêté en février 1938 pour sabotage et activisme contre-révolutionnaire. Jamais il ne reconnaîtra la moindre culpabilité. Ténacité aussi rare qu'admirable qui tient sans doute à sa connaissance du système tchékiste et à l'indéfectible soutien de son épouse. Victime de la parenthèse Iejov, entre

Iagoda et Beria, il manqua obtenir la révision de sa condamnation à la Kolyma, mais meurt en camp. Réhabilité à titre posthume en 1956, il aura tenu tête aux enquêteurs idéologues dont le dossier mal ficelé tient plus du grotesquement macabre que du tragique. Une dimension que les artistes du temps surent faire entendre parfois malgré les censeurs.

Ph.-J. C.
Denoël, « Médiations », 160 p., 15 €.

■ **LE DESTIN RUSSE ET LA MUSIQUE**, de Frans C. Lemaire

Le sous-titre, en précisant strictement le cadre (« Un siècle d'histoire de la révolution à nos jours ») pourrait laisser penser qu'il s'agit là de la simple reprise mise à jour du très dense essai sur *La Musique russe du XX^e siècle en Russie et dans les anciennes républiques soviétiques* que le même auteur donna en 1994 (Fayard). Si l'ouvrage doit beaucoup à l'essai précédent, il redéfinit aussi son sujet en s'attachant prioritairement au destin des musiciens – 150 pages proposent en annexe plus de 80 biographies synthétiques. Avec une place de choix au final à la spiritualité nouvelle des quarante dernières années et à la place des femmes, des inspiratrices aux compositrices.

Ph.-J. C.
Fayard, « Les chemins de la musique », 748 p., 30 €.

Sartre, multiple et « buissonnier »

Un ouvrage collectif et un numéro de la revue « Les Temps modernes » explorent la diversité d'une œuvre qui a fait de la contradiction le lieu même de son infinie liberté

SARTRE,
sous la direction
de Michel Contat.
Bayard, « Les compagnons
philosophiques », 288 p., 29 €.

NOTRE SARTRE,
« Les Temps modernes »,
juillet-octobre 2005,
n° 632-633-634, 768 p., 32 €.

Il y aura toujours plus d'un Sartre. Ces temps-ci, et alors que l'intense commémoration du siècle sartrien (en 2005, il aurait eu 100 ans) touche à sa fin, l'auteur de *La Nausée* aura été, une fois de plus, fustigé comme la figure caricaturale de feu l'intellectuel-à-la-française, aussi pressé que péremptoire, croyant pouvoir juger de tout, sans nuance ni retour. N'en reste pas moins ce constat, que même les plus sartrophobes sont bien obligés de faire : une telle œuvre ne saurait se réduire à un bloc monolithique, elle qui a élu la contradiction comme lieu de son irréductible liberté.

En témoignent deux volumes collectifs où disciplines, sensibilités et générations se mêlent avec bonheur. Publié dans la toute nouvelle collection des éditions Bayard (« Les compagnons philosophiques »), le premier rassemble divers textes qui parfois n'étaient plus disponibles (comme les *Réflexions sur « Le Diable et le Bon Dieu »*, de Paul Ricœur, parues en 1951 dans la revue *Esprit*), ou n'étaient pas encore traduits en français (ainsi des *Trois méthodes de la critique littéraire sartrienne*, de Frédéric Jameson). De Maurice Blanchot à Gilles Philippe en passant par Claude Lévi-Strauss, Geneviève Idt, Julia Kristeva ou encore Jean-François Louette, ce Sartre propose une introduction polypho-



Jean-Paul Sartre place Saint-Marc, à Venise, en 1957

nique à qui veut entrer dans « une œuvre caractérisée par son extraordinaire disparité, sous l'unité mouvante de la pensée et la permanence des valeurs », selon les termes de Michel Contat, qui assure la direction de l'ouvrage.

On retrouvera notre collaborateur dans le très beau numéro spécial que la revue *Les Temps modernes* consacre à celui qui fut son fondateur, avec Simone de Beauvoir. Cette fois, c'est en étudiant le théâtre de Sartre que Contat souligne « sa nature ambiguë, le mélange des genres proprement baroque qui le caractérise », entre grotesque et sublime, drame bourgeois et farce historique. Au reste, on serait tenté

de suivre le fil d'un Sartre pluriel, ambivalent et hétérogène, pour parcourir ce foisonnant numéro d'hommage, qui offre de surcroît plusieurs inédits (dont des conférences de 1965, baptisées « *Morale et histoire* »), et auquel le directeur de la revue, Claude Lanzmann, et la philosophe Juliette Simon ont voulu donner une impulsion aussi critique que « buissonnière ».

Ainsi Bernard-Henri Lévy dresse-t-il le portrait d'un penseur « en guerre contre lui-même », et qui a « fait philosophie de ce duel ». Artiste ou militant, nietzschéen ou marxiste, libertaire ou « totalitaire », antisioniste radical et docteur honoris causa d'une université israé-

lienne... ces facettes se télescopent et se chevauchent à la fois, jusqu'au cœur du Sartre révolutionnaire, lequel maintient le marxisme comme horizon indépassable tout en exhibant sans cesse, dans le mouvement de l'histoire, cette « part de maléfice, de dissentiment, de laid... dont l'humanité ne viendra jamais à bout ».

ANGOISSE INFINIE

Ecart, divergence à soi, tragique ambiguïté. D'un côté, la révolte de Sartre n'en finit pas d'exténuer par avance toute velléité de démission ; de l'autre, son angoisse infinie oppose la certitude de l'échec (trahison, déception) aux évidences d'un progressisme béat : « Il y a chez Sartre un héroïsme du pathétique qui nous dit que le sujet de la politique est par essence un sujet raté, mais qu'il y a aussi un art du ratage qui est la vocation même de l'intellectuel », écrit Patrice Maniglier dans une superbe contribution où se trouvent explorés les enjeux souterrains de la controverse entre le philosophe et la nébuleuse structuraliste.

« Une espèce de solitude à la proue de soi-même », écrivait l'auteur des *Carnets de la drôle de guerre*. C'est à partir des fragments « égotistes » de Sartre sur l'Italie que Marielle Macé marque quant à elle les figures d'une autre torsion familière, la topographie d'un « terminus » non plus politique, pour le coup, mais tout ensemble littéraire et théorique. Ici convergent enfin, chez le « touriste » existentialiste penché à son balcon vénitien, dans un salut nostalgique à Spinoza et à Stendhal, « les deux faces de cette inquiétude conjointe du temps et de l'écriture, cette peur de venir trop tard et ce refoulement endeuillé du beau ».

Jean Birnbaum

A la source du Watergate

Bob Woodward enquête sur les motivations de celui qui fit chuter Nixon : « Gorge profonde »

GORGE PROFONDE
La véritable histoire
de l'homme du Watergate
(The Secret Man)
de Bob Woodward.
Postface de Carl Bernstein.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Bernard Blanc.
Denoël, « Impacts », 256 p., 18 €.

Gorge profonde » n'est plus un mythe. C'est aujourd'hui un nonagénaire qui a perdu la mémoire. Mais si la source anonyme la plus célèbre de l'histoire du journalisme a été révélée, elle reste encore un mystère. Bob Woodward s'interroge sur les motivations de Mark Felt, numéro deux du FBI à l'époque, qui l'ont guidé tout au long de l'enquête qu'il menait avec Carl Bernstein, pour le *Washington Post*, sur le scandale du Watergate, une affaire d'écoutes téléphoniques illégales qui causa la chute du président Nixon.

Héros ou traître ? Au moment de la révélation de son identité par le magazine *Vanity Fair* en juin, les télévisions américaines débattaient sans fin de la question. Mark Felt n'est ni l'un ni l'autre. C'était un fidèle de John Edgar Hoover, tout-puissant patron du FBI de 1924 à 1972. Il se voyait lui succéder, mais c'est sans doute surtout pour protéger le FBI de la Maison Blanche et de ses conseillers qu'il a choisi de parler. Les historiens raconteront un jour la véritable histoire de « Gorge profonde ».

Auteur de nombreux ouvrages, Bob Woodward se livre ici à une enquête plus difficile, parce qu'elle porte sur lui-même et les mystères de sa source : « Qui était-il ? Pourquoi avait-il été gardé si longtemps ? Et pourquoi continuais-je à enquêter

là-dessus ? » Bob Woodward n'a pas de « Gorge profonde » pour éclairer le comportement de son informateur. Il rencontre l'homme qui va changer sa vie dans une antichambre de la Maison Blanche. Woodward n'a pas fini son service militaire et se confie à ce personnage qui devient pour lui une sorte de figure paternelle. Felt, au sommet de sa carrière, conseille le jeune journaliste. Après le Watergate, Woodward couvrira l'enquête sur les cambriolages des réseaux d'extrême gauche, tandis que Richard Nixon apportera son soutien à Felt au tribunal. « *J'espère que vous saisissez l'ironie de la situation* », confie-t-il, amer, à son ancien protégé.

FASCINATION ET CULPABILITÉ

Le livre est dominé à la fois par un sentiment de culpabilité et par une fascination pour cet homme qui paraphrait lui-même les demandes d'enquête sur les fuites du FBI. Dans un processus identificatoire inconscient, Woodward reproduit d'ailleurs lui-même à deux reprises la signature de Felt.

Gorge profonde est un épilogue un peu désenchanté, trente ans après, des *Fous du président*, coécrit par Carl Bernstein (réédité en Folio-Actuels). C'est sans doute l'un des meilleurs documents sur des journalistes au travail. Le livre raconte leur quotidien, leurs visites chez des témoins, où ils se font souvent claquer la porte au nez. Il montre leurs doutes, leurs piétinements, leurs erreurs. Le livre, publié en 1974, avant la démission de Richard Nixon, apporta gloire et argent à Bob Woodward et à Carl Bernstein. Cinq ans plus tard, les Mémoires de Mark Felt étaient publiés dans l'indifférence générale.

A. S.

Rendez-vous manqué avec Arendt

Quand les excès de « biographisme » éclipsent l'actualité de l'œuvre

DANS LES PAS
D'HANNAH ARENDT
de Laure Adler.
Gallimard, 648 p., 28 €.

RESPONSABILITÉ ET JUGEMENT
d'Hannah Arendt.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jean-Luc Fidel.
Payot, 318 p., 22 €.

Reconnaissons-le : le culte voué à Hannah Arendt finit par mettre mal à l'aise. Bien sûr, cet agacement ne concerne ni la personne ni le legs de la philosophe (1906-1975), mais les excès de sa vogue tardive en France, où ses livres ne furent véritablement connus qu'à partir des années 1960. Or voici que cette métamorphose d'un penseur en « héros culturel » atteint, avec la biographie que Laure Adler consacre à l'auteur des *Origines du totalitarisme*, une sorte de

point culminant, constituant pour les futurs historiens un bon symptôme de la crise du genre.

Qu'attendre en effet d'une telle entreprise si ce n'est qu'elle serve d'introduction à l'œuvre ? Cela supposerait d'abord que fût évité le défaut bien connu des spécialistes d'histoire intellectuelle : le « biographisme », qui explique les rythmes d'une pensée exclusivement par les épisodes et les ruptures de la vie.

Or ce procédé, pas toujours illégitime, se fait ici systématique. Si, par exemple, « *Hannah* » a l'aventure que l'on sait avec Martin Heidegger, voilà qu'elle en devient ipso facto l'inspiratrice du livre majeur du philosophe, *Etre et temps* (1927) ! La philosophie est peu à peu étouffée sous les amours, les errances ou les tendances suicidaires prêtées à une « *Hannah* » romantisée à l'extrême devenue presque interchangeable avec d'autres figures de l'éternelle bohème intellectuelle... Des rencontres se retrouvent à l'origine des concepts fondamentaux. Ainsi de la fameuse notion de « banalité du mal ». Laure Adler suggère qu'elle devrait beaucoup aux retrouvailles entre « *Hannah* » et son premier mari, le philosophe Günther Anders. L'autonomie de la *Vie de l'esprit*, titre du dernier livre inachevé d'« *Hannah* », se perd dans les détails d'un quotidien qui prend lui aussi des traits bien banals entre relâchements épistolaires et mauvais poèmes d'amour.

EXERCICE D'ADMIRATION

Bien que volumineux, ce récit, dont l'auteur n'hésite pas à mettre en scène sa propre enquête, n'apporte pas grand-chose de nouveau aux biographies ni aux études innombrables qui parsèment le champ arendtien. Laure Adler a d'ailleurs la rare honnêteté de reconnaître explicitement ses dettes. Mais même cela ne l'aide guère à mettre en perspective les idées et les préjugés de son personnage, ni à sortir des ornières qui guettent tout exercice d'admiration.

A lire le recueil des derniers textes contemporains ou postérieurs à la

controverse engendrée par le livre sur le procès Eichmann (1966 pour la traduction française), on se prend à penser que l'écriture arendtienne, à la fois claire, tranchante et subtile, a sa part de responsabilité dans l'hypertrophie que connaît sa célébration. La difficulté est un peu la même qui égare chez Descartes tant la limpidité du style semble autoriser les lectures superficielles.

A merveille sait-elle faire oublier elle-même qu'elle est non une sans-papiers ni une « intello précaire » avant la lettre, mais une philosophe aux références classiques (Aristote, Platon, saint Augustin, Kant) qu'il faut retrouver entre les lignes. Ainsi, pour Arendt, le mal équivalait au refus de penser, ce pourquoi Eichmann était en dernier recours bel et bien coupable. Penser signifie chez elle non adhérer à telle ou telle doctrine, mais maintenir vivant un constant dialogue avec soi-même rapporté à Socrate. L'activité de penser, d'être « deux en un » (*two in one*), représentait le seul antidote au mal radical ou extrême tel que le portrait impitoyable et sarcastique en est peint dans *Eichmann à Jérusalem*, dont ces articles et conférences sont l'indispensable complément.

Se dérober à la responsabilité individuelle en invoquant le poids des ordres donnés ou des systèmes, préfiguration de la critique très actuelle du « sociologisme » et de sa culture de l'excuse noyant toute faute et tout crime dans le poids de l'environnement socio-économique du fautif, entraînait déjà pour elle dans la catégorie du refus de penser.

En quoi le message arendtien fait l'objet d'une vogue paradoxale en une époque dominée par le paradigme simpliste de la victime et du bourreau. Qu'il n'y ait, même dans les plus sombres des temps, presque jamais de degré zéro de la responsabilité, voilà la critique la plus radicale d'un discours victimaire si prospère aujourd'hui. Il y a en tout cas là de quoi rendre les lecteurs impatients qu'on nous délivre d'« *Hannah* » et qu'on nous rende Arendt.

Nicolas Weill

Voyager dans le temps. Bientôt une réalité scientifique ?

« L'un des livres de science
les plus divertissants
de ces dernières années. »

Physics World

À l'occasion de la parution du « Dictionnaire culturel en langue française », rencontre avec le célèbre lexicographe

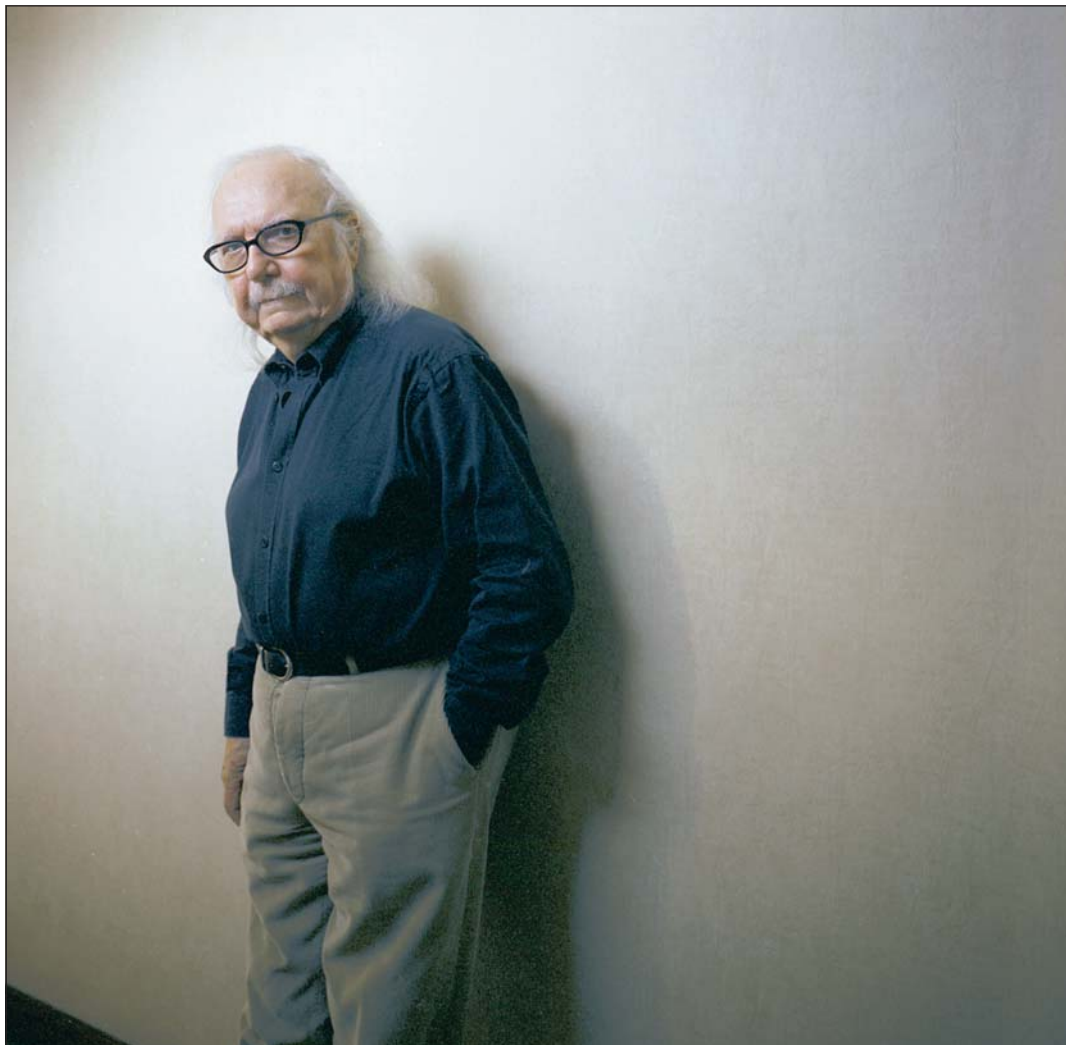
Alain Rey, l'alchimiste des mots

S'il avait été marin, Alain Rey n'aurait pu que naviguer au long cours. À peine le fameux lexicographe avait-il bouclé en 1992 le chantier du *Dictionnaire historique de la langue française* qu'il se lançait dans un projet plus fou encore, celui d'un *Dictionnaire culturel*, « sans équivalent en France ni ailleurs », se plaît-il à souligner.

L'entreprise l'occupa plus de dix ans. Sans l'absorber tout à fait, puisque chaque remise en vente de ses autres « enfants » – du passage en poche du *Dictionnaire historique* (1998) à la révision générale du *Grand Robert* en 2003 – l'oblige à une mise à jour dont il concède juste qu'un comité éditorial aussi réduit qu'actif comme le recours à

De la même façon, les régionalismes sont largement accueillis. Les belgicisms ou québécoisismes sont là donc, plus que les tours régionaux de l'Hexagone – encore qu'au « continent » vu de Corse réponde l'« intérieur » vu d'Alsace –, même si Rey s'enchant de voir la presse du Nord évoquer la menace qui pèse sur les « beffrois de Bologne », substituant le tour local au campain de rigueur.

Car pour être vivant et à jour, un dictionnaire se doit de ne pas se fonder que sur l'usage des écrivains. Le service de documentation du *Robert* (trois personnes) repère ainsi chaque mois dans la presse 150 à 200 mots nouveaux ou dont l'usage est neuf, préalable à la sortie du purgatoire où les maintiennent les diction-



BRUNO CHAROY POUR « LE MONDE »

Il se plaît à penser que l'affaire méritait un budget exceptionnel mobilisant bien plus de collaborateurs que prévu, des plus célèbres à ces dizaines de jeunes qui assurent la vitalité et le relais générationnel

l'informatique rendent la charge moins pesante qu'il n'y paraît.

Alain Rey se plaît à penser que l'affaire du *Dictionnaire culturel* méritait un budget exceptionnel, revu à la hausse au fur et à mesure que le « monstre » enflait (conçu pour tenir en deux, voire trois volumes, il en nécessitera quatre au final), mobilisant bien plus de collaborateurs que prévu, des plus célèbres (Régis Debray, Yves Lacoste, Jacques Le Goff, Henri Meschonnic) à ces dizaines de jeunes, agrégés ou non, qui assurent la vitalité et le relais générationnel grâce à la clairvoyance de Danièle Morvan, directrice éditoriale de l'ensemble.

Dictionnaire culturel en langue française, l'ouvrage entend conjuguer usage littéraire et histoire, s'autorisant des considérations étrangères au strict champ de la langue. « Nous visions un strict équilibre entre matériaux culturels et linguistiques », explique Alain Rey.

À ce premier défi s'en est ajouté un autre, plus inattendu : l'ouverture linguistique. Certes, *Le Robert* se permettait quelques incursions chez Goethe ou Poe, mais par le truchement de Nerval ou Baudelaire. Là, les traducteurs sont explicitement convoqués pour que les notions abordées échappent au seul prisme de la langue nationale. Au risque de répéter la nécessaire mise en garde que « tout n'est pas toujours traduisible en français ». Le choix des versions retenues ne doit pas forcément à la beauté de la langue ou à sa littéralité. Ainsi pour Kant, Alain Rey a-t-il choisi celle de Victor Cousin qui imposa le penseur germanique en France, même si Auguste Comte devait la récuser, l'impact initial de la première suffisant à la qualifier.

naires académiques. « Un mot employé quotidiennement par 10 à 15 % de la population doit être présent, même s'il est ignoré en Ile-de-France. »

Versant culturel, le choix était plus périlleux. Le mot « culture », trop ouvert, de l'intitulé d'un ministère aux « maisons » qui lui sont spécifiquement consacrées, exige la prudence. « Nous devons éviter le côté "civilisation" et la hiérarchisation qu'il induit souvent », répertoriaient visions du monde, rapports humains et comportements spécifiques. Tout au plus doit-on s'y contenter d'une « extension du domaine de la description », s'amuse Alain Rey, qui n'a pas craint d'user des citations de Houellebecq.

« Idéel » – mais le concept est trop pesant –, « critique » – mais la perception pouvait en être négative –, « raisonné » – mais depuis les Lumières l'*Encyclopédie* en confisque l'usage –, le dictionnaire est finalement « culturel », une fois précisé qu'il ne s'agit pas d'un état actuel des connaissances mais d'un regard historique sur les notions retenues – ainsi l'entrée « alchimie » ou, plus étonnante encore, l'entrée « respiration », prétexte pour Jean-Philippe Derenne à brosser en quinze pages une formidable histoire de la médecine. Ce sont ces détours, bien dans l'esprit de Diderot et d'Alembert (mais eux y recouraient par nécessité d'égarer les censeurs), qui font le

charme d'une réalisation où la divagation est impérative.

Dans l'affaire, Alain Rey a beaucoup donné. Signant nombre d'encadrés capitaux ou non (« boxe », « chemin », « art », « culture », « corps », « mot » – le plus difficile, confesse-t-il), en complétant certains (« botanique », « sport »), en cosignant enfin bien d'autres pour harmoniser le regard d'ensemble... Sans compter le soin apporté aux renvois (comme Diderot, soucieux de réduire les désignations multiples d'une même réalité) comme à l'index (« c'est fondamental ! »).

Si harassant qu'il soit, le travail n'a jamais effrayé Alain Rey. Lui dont la légende familiale veut qu'il ait parlé avant même de marcher reconnaît avoir toujours eu ce goût enfantin, voire « infantile », pour le jeu entre le mot prononcé et le mot écrit.

Fils d'un polytechnicien qui l'aurait bien vu suivre ses traces, le petit Alain se souvient avoir toujours eu « la passion de la nomina-

tion ». Déforme-t-il, comme tous les enfants, les mots qu'il découvre, sa gourmandise est encouragée par sa mère, qui lui lit sans fin des histoires dont la saveur sonore le comble. À peine sait-il lire qu'il dévore tout ce qui passe à sa portée, son père étant, de son propre aveu, « un bibliophile enragé ». Y compris des livres en anglais, dont il se demande aujourd'hui ce qu'il pouvait bien en saisir.

Les vacances à La Bourboule à la fin des années 1930, l'ambiance « très proustienne » d'obscur soins thermaux, et le grand écart entre Mickey, Jo et Zette, Tintin côté bien-pensant, Hurrah ! et Mandrake aussi (« J'ai trempé dans la BD »), et Dante, Milton, l'*Illiade* et l'*Odyssée* dans la version de Leconte de Lisle. Une Bible illustrée (« Je ne me souviens que des images ») dont le message lui échappe (« J'aimais bien ce que je ne comprenais pas »). Plus tard – pas avant 15 ans –, la poésie... L'âge du premier bac, maths élém', avant de basculer de scientifique à

littéraire pour la seconde partie du diplôme (« Déjà mon obstination à bifurquer ! »). Les temps se prêtent à ces indécisions, puisque toute la scolarité du jeune Alain s'inscrit dans les années de guerre, puis d'occupation.

Il a 11 ans lorsque la guerre éclate et se retrouve, plus que jamais, aux mains des femmes, son père étant, pour son travail, retenu en Iran. Repli en Auvergne, donc, où commence une pérégrination scolaire – six ou sept établissements fréquentés en cinq ans – qui le conduit à refaire sans cesse certains pans de programme quand d'autres lui échappent, le condamnant à jouer de fragments qu'il tente de « combler obsessionnellement ». Clermont, La Bourboule – où il vit une « assez belle histoire », enseigné par des professeurs juifs en rupture de légalité –, Aix-en-Provence, Paris enfin. C'est le temps des premières interprétations politiques, de la prise de conscience de la monstruosité de l'antisémitisme – celui aussi de la jubilation des jeux de langage quand il mesure l'écart entre l'écrit et l'oral dès qu'on évoque le « Duce ». Le premier bac à Aix, le second à Clermont, avec le choc de la philo (Leibnitz, Bergson), puis la khâgne à Louis-le-Grand, où Alain Rey découvre, lui qui ne quittait jamais la tête de classe, qu'il n'est plus aussi aisément au-dessus du lot. La Sorbonne, où il multiplie les certificats de licence, Sciences Po (« Mon père me voyait ambassadeur »), l'histoire de l'art...

Sa vie bascule quand il réside en son sursis. Ecole d'officiers à Cherchell, gendarmes et de voleurs ? Il ne le saura jamais. Dans une communauté amish, il converse avec un homme qui n'a pas l'électricité chez lui et qui aime toujours sa femme parce que leur seul sujet de désaccord, à l'origine, était la forme des bretelles, il ne les fallait ni en Y, ni en H, ni en X. À la fin de leur conversation, l'homme lui montre les siennes et, en effet, elles ne sont croisées ni devant ni derrière.

Cherchant à Woodstock le terrain où se déroula, le 15 août 1969, le plus fameux concert de l'histoire du rock (500 000 participants), il découvre que plus personne ne sait où il se trouvait exactement et que les habitants bourgeois bohèmes ne tiennent pas trop à le savoir. Cette gigantesque zone d'autonomie fut bel et bien temporaire.

Michel Contat

QUELQUES CHIFFRES

4 volumes, 9 600 pages, 70 000 entrées, 1 320 encadrés.

Un maître d'œuvre (Alain Rey), une directrice éditoriale (Danièle Morvan), un comité de rédaction de 5 membres, 92 collaborateurs.

Prix de lancement jusqu'au 14 janvier 2006 : 230 €, 280 € ensuite.

à la veille de la déflagration algérienne, premières classes comme enseignant (« J'ai ainsi formé des gens qui allaient adhérer au FLN »), première vraie césure aussi. De la catastrophe à laquelle il assiste, il garde un « livre rentré » où les recrutements forcés ne sont rien au regard de l'épreuve du suffocant mépris qu'il expérimente lorsque, à la tête de tirailleurs tunisiens, les colons le confondent avec sa troupe. « Tout était révélation. » Les défauts, folies et absurdités du système colonial offrent d'« invraisemblables contrastes ». Il échappe de peu à cette logique folle. Manquant être rappelé quand la guerre civile éclate, Alain Rey multiplie les certificats universitaires (anglais médiéval), tout en s'essayant au journalisme économique. Il répond à une annonce du *Monde* proposant des travaux paratextuels à Alger. Paul Robert, qui vend en souscription le projet d'un dictionnaire de langue, a besoin de rédacteurs. Un test – sur le mot « autel » –, et voilà Rey engagé dans une aventure lexicographique qui ne le lâchera plus. Replié d'Alger à Casablanca, le petit staff s'étoffe – ils sont trois désormais à œuvrer pour Robert, avec Henri Cotter, helléniste camarade de promotion de Georges Pompidou, et Josette Debove, qui avait l'audace de « traduire » les *Fables* de La Fontaine en français contemporain pour les rendre intelligibles à tous et qui devient alors la compagne de sa vie – et infléchit la ligne très académique du dictionnaire en gestation. Ensemble, les trois collaborateurs réalisent la prouesse de faire admettre à Robert, qui répugnait à accueillir les citations de Céline, jusqu'à celles de Jean Genet.

L'affaire est définitivement entendue lorsque, le *Robert* paru en 1964, l'initiateur du projet abandonne les rênes à Alain Rey, qui ouvre désormais des chantiers aussi variés qu'audacieux, à l'image de son insatiable curiosité.

Philippe-Jean Catinchi

UN DEMI-SIÈCLE DE TRAVAUX

1952 : Paul Robert engage Alain Rey pour mener à terme son *Dictionnaire alphabétique et analogique*.

1956 : Alain Rey devient « secrétaire général rédactionnel », responsable de l'équipe du *Robert*.

1964 : *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française* (6 vol.).

1967 : Le *Petit Robert*

1971 : Le *Micro-Robert*

1974 : Le *Petit Robert des noms propres*

1979 : *Dictionnaire des expressions et locutions*

1985 : *Grand Robert de la langue française* (9 vol.)

1992 : *Dictionnaire historique de la langue française* (5 vol.)

1993 : nouveau *Petit Robert de la langue française*.

1995 : assure la chronique « Le mot de la fin » sur *France-Inter*.

1997 : président de la commission de terminologie du ministère de la culture et de la communication.

1998 : *Dictionnaire historique de la langue française* en petit format (3 vol. en coffret).

2005 : *Dictionnaire culturel en langue française* (4 vol.)

Amérique...

Suite de la première page

Sur Union Square, au croisement de Broadway et de la 14^e Rue, les gens affichaient les photos de leurs disparus et des lettres qu'ils leur adressaient. La place devenait ainsi une « zone d'autonomie ». Temporaire, car la police fit disparaître en une nuit tous ces signes d'un deuil non national.

Au cours des conversations avec ces New-Yorkais traumatisés mais toujours vifs et intellectuellement agiles, surgit la théorie selon laquelle « toute révolution est désormais impossible face à la domination du marché sur nos vies ». Du temps des pirates avaient fleuri de par le monde des républiques auto-

nomes, îlots de liberté, égalitaires mais temporaires. Ces TAZ (*temporary autonomous zones*) seraient notre dernier espoir. « Elles naissent et meurent non pas après des élections libres dans les anciens pays communistes mais de préférence dans les endroits où le contrôle social semble à son paroxysme : dans les grandes villes de l'hémisphère Nord, à deux pas des centres de pouvoir. » De Roulet considère cette idée avec étonnement. Mais il en a l'expérience, car il court le marathon de New York chaque fois qu'il le peut. Il part à la recherche de l'Amérique libre et la trouve, par exemple, dans Falling Water, la maison sur la cascade, construite par l'architecte Frank Lloyd Wright pour un industriel juif qui voulait monter à ses concurrents goys à la fois sa munificence et son goût. La mai-

son avait coûté 160 000 dollars à construire, sa restauration en a coûté 12 millions.

La liberté dans tout ça ? C'est celle que lui accorde la gardienne des lieux de les visiter malgré l'avis de tempête. Après quoi il l'aide à écoper, parce que la maison a fait eau de toutes parts. « Vous n'êtes pas trop triste d'avoir vu la maison pleurer ? », lui demande-t-elle, inquiète. A Centerville, Indiana, il observe une banque en se rappelant que ses ancêtres protestants de Genève ont armé pour la traite des esclaves de beaux bateaux aux noms helvètes. Il voit une voiture de police banalisée qui attend un homme entré dans la banque ; l'individu en ressort en courant, des billets pleins les mains, s'engouffrant dans l'auto qui démarre en trombe. À quoi a-t-il assisté, à quel jeu de

gendarmes et de voleurs ? Il ne le saura jamais. Dans une communauté amish, il converse avec un homme qui n'a pas l'électricité chez lui et qui aime toujours sa femme parce que leur seul sujet de désaccord, à l'origine, était la forme des bretelles, il ne les fallait ni en Y, ni en H, ni en X. À la fin de leur conversation, l'homme lui montre les siennes et, en effet, elles ne sont croisées ni devant ni derrière.

Cherchant à Woodstock le terrain où se déroula, le 15 août 1969, le plus fameux concert de l'histoire du rock (500 000 participants), il découvre que plus personne ne sait où il se trouvait exactement et que les habitants bourgeois bohèmes ne tiennent pas trop à le savoir. Cette gigantesque zone d'autonomie fut bel et bien temporaire.

Michel Contat